

# **Mais où sont ces heures d'antan ?**

Chronique d'humeur et d'événements du Bédarieux de 1885  
tirée du « Carnet » de Germain Cavallé  
chroniqueur local du journal « L'Éclair ».

Mise en forme et notes : André GALABRU

Saisie du texte : Jacotte TAMAILLON épouse BOGNAUX

Scan et numérisation : Jean-Luc PASTRE

avec l'aimable autorisation de Robert CAVAILLÉ, arrière-petit-fils de Germain Cavallé.

## AVANT - PROPOS

Cette chronique des divers aspects de la vie Bédariçienne en 1885, a été écrite par Germain Cavaillé, pour le journal « L'ECLAIR »<sup>1</sup> dont il était le correspondant local, sur un carnet et à l'encre violette puis noire. Germain Cavaillé, voyageur de commerce pour une fabrique de draps bédariçienne et, pour son plaisir, lettré et félibre, raconte dans ces pages non pas la vie quotidienne à Bédariç mais des tranches de cette vie dans le domaine commercial et industriel, politique, culturel, social, religieux, touristique. Ou plutôt, il nous fait part de ses réactions, de ses humeurs, de ses jugements, et la plupart du temps, il faut bien le dire, de ses craintes et de ses déceptions devant les changements auxquels il assiste. Et parfois avec humour...

Bien sûr, ses jugements politiques, sociaux, religieux sont ceux d'un catholique conservateur, contempteur de la République, mais au-delà de ses convictions bien affirmées et dont la proclamation haute et claire déplaira à certains, Germain Cavaillé peut toucher un homme de notre époque épris d'indépendance et de véritable liberté par toutes les ruades non conformistes qu'il lance contre les combines du système (« Les cabinets noirs », « Notre scène », les « Pensions de retraite », « Sies d'aqueles ! ») dont nous pouvons mesurer un siècle après la tenace longévité.

Il nous touche plus encore par son attachement à sa petite patrie et à ses coutumes et traditions ancestrales. Son ton, qui se fait souvent âpre et mordant, n'est que l'expression de la douleur que lui cause le spectacle d'une civilité qui se perd, d'usages qui se débilitent, d'une foi qui s'attédie, bref d'une certaine qualité de la fête et de la vie qui s'en va ; d'où, souvent, à épisodes répétés, la nostalgie qui sourd en filigrane de ces lignes.

Et puis, pour finir, comment rester insensibles à son amour pour le langage d'Oc, pour la joyeuse ripaille, pour les joutes littéraires au « Mas Tripier », pour les ferveurs liturgiques ? Comment ne pas être touché par le regard à la fois pudique et compatissant qu'il porte sur les malheureux, sur tous ces « exclus » dont il se félicite que certains soient préoccupés ?

C'est dire qu'au-delà du Bédariç des débuts de la III<sup>ème</sup> République, c'est une âme qui nous est rendue par ces chroniques, une âme qui a certes choisi son camp, dont les convictions sont franches et marquées, mais une âme qui nous renvoie aussi à ce qu'il peut y avoir de meilleur dans l'homme, par-delà ses conditionnements sociaux, politiques ou religieux.

N.B. : Nous n'avons pas retranscrit l'intégralité du texte de ce carnet ayant fait le choix de ceux qui nous ont paru les plus intéressants. Nous avons simplement pris la liberté de rectifier certaines « distractions » d'écriture, de résumer, parfois, certains développements un peu fastidieux et d'ajouter quelques notes au texte.

---

<sup>1</sup> - *Le Journal ' L'Éclair ', quotidien nationaliste et de droite, disparaîtra à la Libération (1945)*

## 1. LE POIDS DE L'HISTOIRE

### Les conséquences de la révolte du 4 Décembre 1851, un nom à ne pas prononcer

*Bédarieux s'est signalé dans son histoire, outre les terribles règlements de compte entre catholiques et protestants au XVIème siècle, par des émeutes sanglantes suite au coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851. Plus de trente ans après ces événements, il en résulta, si l'on en croit notre chroniqueur, une flétrissure qui était toujours vivace dans l'opinion publique contre les Bédariciens, et dont ceux-ci eurent à pâtir cruellement, comme il nous en a fait une relation stupéfaite, sous le titre « La tache noire ».*

« La leçon me fut donnée entre Bayonne et Bordeaux. Je me trouvais dans un compartiment de deuxième classe en compagnie d'une religieuse que j'avais en face de moi, d'une dame et d'un monsieur accompagnés de deux garçons roses et joufflus. Nous avions devant nous une bonne heure de marche pour arriver à destination. La conversation s'engagea sur divers sujets et j'eus vite compris que j'avais à faire à un homme bien élevé, quand le hasard ou la prononciation du midi fit connaître à mon interlocuteur la province à laquelle j'appartenais.

- « S'il faut s'en rapporter, Monsieur, me dit-il, après une pause d'un moment, à votre parler si accentué, on devine aisément que vous appartenez aux régions méridionales. C'est dire que vous devez habiter Béziers ou ses environs ».

- « Vous ne vous trompez pas. Monsieur, répliquai-je et faut-il encore avoir des relations dans le pays pour le connaître comme vous me le paraissez ».

- « En effet, c'est un pays qui me plaît assez, reprit-il, car nous allons, tous les ans passer en famille notre saison balnéaire aux eaux de Lamalou. Il me semble, toutes les fois que vous prononcez un mot, être en présence des hôtes, tous de bonne volonté, chez lesquels nous recevons le meilleur accueil ».

- « Je connais Lamalou lui répondis-je, et, comme voisin de cette station, j'y vais assez régulièrement. Au reste, avec le service d'omnibus qui se fait à la belle saison de Bédarieux à Lamalou, on ne peut trouver mieux à occuper ses loisirs ».

- « Vous habitez Bédarieux ? » reprit subitement mon interlocuteur.

- « Bédarieux même ! ».

A peine avais-je prononcé ce mot qu'une réaction physique s'opéra instantanément sur mon aimable voisin. Ses joues, de roses pâles qu'elles étaient avant, devinrent blêmes comme un sac de farine ; la religieuse, qui n'avait soufflé mot tout le temps de la route, fit un signe de croix, joignit ses mains et poussa un soupir de compassion en disant : ' Dieu les pardonne '.

Stupéfait de l'accueil qu'avaient reçu mes dernières paroles, je fus à me demander un moment quel pouvait être le mobile ayant déterminé ce changement subit chez mes compagnons de route. Et, revenu de ma stupeur, j'allais demander quelques explications lorsque le sifflet de la locomotive prévint de notre arrivée à la gare Saint-Jean ».

*Notre homme, dans la cohue du quai de gare, perd de vue ses terribles interlocuteurs, hèle un taxi et se fait conduire à « l'Hôtel du Chapon fin », où il pense obtenir d'Auguste, le garçon de salle, les renseignements qu'il n'avait pu obtenir. Cet Auguste, dit « Coupe-mince », se trouvait depuis quinze ans dans la maison après avoir quitté subitement Bédarieux en 1852, alors qu'il avait une vingtaine d'années. Monté dans la chambre du voyageur, Auguste lui avoue qu'il a quitté Bédarieux peu après les événements sanglants de la gendarmerie, sans lui préciser s'il y a été compromis. Quoiqu'il en soit, Auguste est persuadé que les actes commis et la manière dont ils ont été rapportés par la presse ont entraîné une opprobre unanime contre les habitants de Bédarieux et qu'il n'est pas loin de partager la répulsion qui a saisi les voyageurs au seul prononcé de ce nom : « Bédarieux ».*

*Germain Cavaillé ayant tenté de lui démontrer que seuls les meneurs étaient coupables dans cette affaire, Auguste, à brûle-pourpoint lui pose la question : « Connaissez-vous la secte des Carbonari<sup>1</sup> ? ». Le voyageur de commerce lui ayant répondu qu'il savait que sous une couverture philanthropique, la secte nourrissait des desseins ténébreux et recrutait des gens peu recommandables, Auguste se mit à lui raconter l'aventure qu'il lui advint peu avant les émeutes sanglantes et dont le récit ne serait pas déplacé dans un chapitre des « Mystères de Paris » :*

« Le jour où pour la première et dernière fois, à la suite d'un dîner copieux avec des amis de circonstance, je fus entraîné, je ne sais comment, dans un cave fétide qu'éclairait faiblement une lampe fumeuse, je compris que j'allais être victime d'un lâche guet-apens et livré sans défense entre les mains des sacrificateurs. A peine avions-nous descendu vingt degrés d'escalier que la porte roula sur ses gonds rouillés par l'humidité, un bras vigoureux en poussa les arcs-boutants, et le même homme, après avoir tendu l'oreille derrière des tentures et s'être assuré que l'on pouvait causer sans être filé par quelque limier, nous introduisit auprès de celui qui paraissait être le Président.

Après les compliments d'usage et force tutoiements par des hommes que je connaissais à peine, à qui je n'avais jamais parlé, le chef de ce tripot voulut bien m'interroger sur le but de l'association, et aux réponses que je lui donnai, il comprit que je n'étais pas à ma place. Il admonesta vivement ceux qui s'étaient donnés comme mes parrains et, d'un signe, il nous montra la porte par laquelle nous venions d'entrer. Néanmoins, comme nous allions en franchir le seuil, un tumulte indescriptible se produisit dans ce taudis. ' Restez ! ' nous crièrent immédiatement une dizaine de voix.

Je me retournai et m'approchai instinctivement de la cornue renversée autour de laquelle siégeaient les principaux membres. En même temps que vingt poignards étaient dressés sur ma tête, le Président me présenta une feuille de papier à signer, sur laquelle était écrit ce qui suit : « Je jure sur l'honneur de ne rien divulguer de ce qui va se passer en ce lieu, et veux que les poignards qui m'entourent retombent sur ma tête si j'en dévoile le secret ».

Je signai cette feuille sans hésitation ; du reste cela m'importait peu et je pouvais parfaitement garder le silence sur les délibérations qu'allaient prendre les participants et auxquelles je m'intéressais médiocrement. Ma signature donnée, les poignards remis à leur place, on ne s'occupait plus de moi. Je me dissimulai dans un coin de ce bouge, curieux de savoir quelle était cette sorte de société qui tenait ses réunions dans les ténèbres et dans le quartier le plus mal famé de Bédarieux.

Une fois la frayeur passée, je donnai un coup d'œil sur les membres qui la composaient. Celui qui présidait cette société était un homme qui paraissait d'un âge au-dessus de la soixantaine et n'ayant en réalité que cinquante ans environ. Seulement, ses traits usés par la débauche en avaient fait un vieillard avant l'âge. Sa physionomie peu sympathique inspirait le dégoût. A quiconque l'approchait pour la première fois et si la fatalité l'eut fait rencontrer sur une route isolée avec des gens de bonne foi, il ne restait à ces derniers qu'à lui jeter leur bourse à quarante pas et s'éclipser au plus vite de cet être dangereux.

Cet homme, qu'un casier judiciaire des plus en règle éloignait de la lumière, avait trouvé un noyau de scélérats, de bandits, disposés à tout faire moyennant quelques rémunérations soldées avec la buvette du soir, et la perspective d'un meilleur avenir. Il n'opérait que dans l'ombre, comme font les brigands de grand chemin, à l'attente d'une victime à dévaliser, et dans ce genre d'exercice auquel il excellait il avait pu dresser quelques adeptes pouvant lui faciliter, à l'occasion, sa répugnante besogne. A côté se trouvait un adjudant dégoûté pour indécatesse auquel des amis influents avaient épargné la sellette sur laquelle fait asseoir un délit passible du Conseil de Guerre ; cet homme était à la recherche d'un emploi lucratif que le commerce et l'administration lui refusaient<sup>2</sup>.

---

*1 - La « Carbonari » ou « Charbonnerie » fut une secte franc-maçonne italienne très influente en France sous le Second Empire et qui œuvra pour l'unité Italienne.*

*2 - Évidemment, il faut admettre qu'Auguste avait reconnu dans cette assemblée, quelques personnes de Bédarieux dont il n'ignorait pas le passé tumultueux.*

A gauche et dans un angle se tenait crânement un autre décafé qui en imposait par son type autoritaire, on devinait facilement un tailleur délaissé de sa clientèle pour cause de malpropreté dans la livraison des objets à lui confiés. C'est au milieu de cette société corrompue que la débauche préluait aux atrocités, et les événements qui surgirent par la suite vinrent confirmer toutes mes appréhensions. Je ne puis point vous entretenir de ces détails que vous pouvez connaître sans doute par les écrits qui restent et sur lesquels on n'a pu trouver la controverse<sup>1</sup>. Il se fit deux réceptions ce soir-là, un tisserand et un charpentier venu on ne sait d'où, et les nouveaux récipiendaires promirent plus qu'on ne leur demanda.

Voilà, mon cher Monsieur, comment se termina cette soirée que je ne puis oublier. Dès ce moment, je n'eus qu'un seul désir : celui de quitter Bédarieux au plus vite<sup>2</sup>. En effet, quelques jours après, je partis pour Béziers. Je pris place dans un bateau du canal Paul Riquet et j'arrivai ici, à Bordeaux, après huit jours de route. J'ai pu ainsi trouver depuis le repos et l'oubli, et faut-il encore pour me remémorer cette époque sanglante que j'y sois amené par une occasion qui vous préoccupe. »

« Je n'ai rien à ajouter aux dernières paroles du bon garçon que la sonnerie électrique rappelait au travail. »

*Quelques jours après, ses affaires terminées, Germain Cavaillé reprenait la direction de Bédarieux, mais arrivé au guichet de la gare de Saint Jean et le receveur lui ayant demandé quelle était sa destination, le voyageur de commerce redoutant de prononcer le nom fatidique répondit : « Une deuxième pour Faugères<sup>3</sup> ».*

---

**1** - C'est à dire qu'on n'a pu démentir.

**2** - Sans doute craignait-il, avant même l'émeute sanglante, d'être l'objet d'une surveillance attentive, et, qui sait des représailles possibles de la secte.

**3** - Germain Cavaillé semble suggérer au lecteur qu'il y a une relation de cause à effet entre les menées souterraines et inavouables des « carbonari » de Bédarieux et les tristes événements qui se produisirent, peu après la réunion qui nous est contée, à la gendarmerie de Bédarieux. Roger Allaire dans son « Histoire de Bédarieux » confirme que, sous le Second Empire, les sociétés secrètes étaient très implantées et actives dans la cité. Il est plus que probable qu'elles suscitèrent les émeutes de Décembre 1851 (cf. Chapitre XIV « Les troubles de 1848 et 1851 », pages 189 à 205).

## 2. LE TRAVAIL

### Quand le drap va, tout va<sup>1</sup>

« En 1830, Bédarieux était une petite ville de 3.800 à 4.000 habitants. A partir de cette époque, son industrie se développa dans des proportions considérables et sa population augmenta rapidement. En 1848, la ville comptait 8.000 habitants ; plus tard, en 1855, elle atteignit le chiffre de 14.000<sup>2</sup>. Ce chiffre ne fut pas dépassé, il se maintint quelques années puis, ensuite, la décroissance de la population, attribuée à diverses causes, rendit Bédarieux à son état primitif ; et à l'heure actuelle la ville compte à peine une population de 6.000 âmes.

Pendant ces années de prospérité, de nombreuses usines furent construites sur les deux cours d'eau qui traversent la ville et quantité de maisons de commerce y furent florissantes. Cette prospérité inouïe tenait à plusieurs motifs. On l'attribuait d'abord à l'activité, à l'intelligence des chefs de maison, et, d'autre part, à la sobriété, à la sagesse et à l'amour du travail de la population ouvrière. D'importantes affaires s'y traitaient et la ville allait toujours grandissant.

Aujourd'hui, hélas, cette prospérité a disparu et, avec elle, ses habitants. Les causes de cette décroissance rapide sont multiples. Elles ont leur origine dans les grèves qui ont éclaté à diverses époques, puis dans la question de l'outillage, que négligèrent nos industriels et enfin la concurrence insensée que se firent les principaux intéressés. En première ligne, nous attribuons aux grèves innombrables qui se succédèrent, leur part de responsabilité.

Lorsque la « draperie nouveauté » commença à prendre son essor dans les principaux centres manufacturiers, Bédarieux qui, jusqu'alors, n'avait produit que des tissus ordinaires, c'est à dire l'abc. du fabriquant, ne voulut point rester en arrière et, malgré les difficultés sans nombre auxquelles les fabricants allaient se heurter, ces derniers marchèrent de l'avant, ne reculèrent devant aucun sacrifice et n'hésitèrent pas à déplacer d'Elbeuf, à prix d'or, des dessinateurs intelligents et des monteurs pratiques. Cette avant-garde avait, sinon à créer un nouveau personnel, du moins elle avait à transformer celui mis à sa disposition. Ce fut pour elle une lourde charge mais, connaissant du reste, les sentiments laborieux de la population, sa tâche fut facile et peu de temps après, elle forma des ouvriers compétents. Trois cents métiers battaient avec autant de succès que la fabrication ne put répondre aux nombreuses demandes de sa clientèle.

Un an plus tard (c'était en 1854), six cents métiers à système Jacquard étaient montés et, les bras appelés faisant défaut, on dut faire appel aux autres centres de production. Il en arriva d'Elbeuf et de Vienne toute une légion qu'on occupa sur le champ et, s'il fut donné de reconnaître l'habileté des derniers venus, par contre il fut aussi permis de constater leur nonchalance et leur fainéantise. Ces nouveaux venus trouvaient extraordinaire que l'ouvrier du pays pût travailler la semaine sans interruption. Aussi, commencèrent-ils à prêcher le désordre dans les ateliers et, par leurs doctrines perverses, finirent-ils d'attirer dans leurs rangs quelques prosélytes qui, comme eux, consacraient la majeure partie de leur temps à fumer et à boire de l'absinthe.

Dès ce moment, l'arrogance succéda à la modération, la haine de l'ouvrier vis à vis du patron se déclara manifestement. Dans les cabarets, partout, l'aversion n'eut plus de bornes. L'atelier n'était plus respecté. Les chants anarchistes s'y faisaient entendre d'un bout de la salle à l'autre et devenaient plus bruyants au passage des chefs ou des employés de maison.

Voici du reste un refrain d'une de ces obscénités patoises, qui donnera la mesure des bonnes dispositions des ouvriers vis à vis de leur chef :

---

<sup>1</sup> - Les titres soulignés sont ceux de Germain Cavaillé.

<sup>2</sup> - Roger Allaire donne le chiffre de 5.402 habitants en 1820, 8.293 en 1836, 9.012 en 1841 et 9.935 en 1851, date du début de la décroissance. Le chiffre de 14.000 semble un peu excessif. (c. Roger Allaire : « Histoire de Bédarieux », Lacour Redivida 1990, réédition).

« En trabajan  
Cal que lou pople mangé ;  
Car aoutrainen  
Demargnaran lou manché »

dont la traduction est celle-ci : « En travaillant, il faut que le peuple mange, s'il en était autrement, nous briserions nos outils ».

Cependant le peuple mangeait et, de plus, il buvait hélas ! trop souvent.

La moyenne des journées d'un tisseur s'élevait à 4 francs, chiffre respectable à l'époque en raison des circonstances qui permettaient de vivre à meilleur compte qu'aujourd'hui. Mais, comme la plupart s'étaient créés des dépenses nouvelles, en voulant avant tout contenter leurs plaisirs, il fallut nécessairement recourir à une augmentation dans le salaire.<sup>1</sup>

Dès cet instant, les grèves commencèrent et tournèrent quelquefois en faveur des ouvriers. Elles éclataient ordinairement à la rentrée des voyageurs, alors que des commissions étaient engagées à livrer. Elles occasionnaient toujours un retard dans la livraison. L'acheteur, fatigué de cet état de choses, finit par délaisser l'article de Bédarieux et compléta ses achats dans d'autres centres manufacturiers.

D'un autre côté, plusieurs maisons de production lassées de l'exigence de leur personnel, prirent la détermination de fermer leurs usines. Du même coup, plus de 2.000 ouvriers se trouvèrent sur le pavé.

Le travail ayant disparu et le crédit aussi, ceux qu'aucun lien n'attachaient à Bédarieux durent faire volte-face et porter leurs pénates vers d'autres lieux mieux favorisés. Parmi ce nombre se trouvaient tous les étrangers et quelques audacieux indigènes alléchés par l'appât d'un meilleur avenir et voulant sans doute donner un démenti à cet axiome : « Pierre qui roule n'a jamais ramassé mousse ». La ville fut heureuse de s'être débarrassé de ces bruyants tapageurs et ne les inquiéta pas dans leurs pérégrinations.

Cependant, le mal qu'ils avaient occasionné était immense et l'ouvrier laborieux dut en ressentir les effets. Parmi cette catégorie il y en eut qui durent chercher dans toute autre industrie les moyens d'existence que la draperie leur refusait. Les plus à plaindre furent les employés de commerce, victimes inconscientes de la débâcle. Nous en rencontrons encore de nos jours, obligés de se servir de la pioche ou de conduire la charrue. Ceux-là, nous les saluons avec déférence. D'autres, plus courageux (pour ne pas dire plus ambitieux), désirant se mettre à la brèche finirent par décider leurs anciens patrons à leur céder leur matériel. Ces derniers, que l'abandon immédiat d'importants immeubles d'une valeur considérable, inquiétait souverainement, furent bien aise de trouver des locataires.

Il y avait cette alternative : opter entre le dépérissement de l'outillage, entraînant l'abandon de l'intérêt des capitaux engagés ou céder ces immeubles à des principaux employés en leur accordant un crédit limité d'un chiffre d'affaires relatif. C'est à cette dernière solution que s'arrêtèrent les propriétaires et, tout en faisant d'heureux successeurs, retinrent leur argent, à un taux qui n'était pas celui de la banque mais bien le taux légal, sur lequel il n'y a rien à dire. Ceux qui se mirent à la brèche avaient à faire un effort surhumain pour parer aux difficultés du moment. Ils n'avaient pas à marcher sur les brisées de leurs prédécesseurs, il fallait innover des dispositions de bon goût et se refaire une clientèle. Le choix n'était pas facile étant donnés les éléments qui, primitivement avaient servi de base à ceux qui s'étaient retirés des affaires.

La routine et la copie des dessins étaient désormais bannies de la fabrication. Il fallait du nouveau et, avec cet avantage, produire une matière qui eut, au coup d'œil et au toucher, un degré de

---

<sup>1</sup> - *La frénésie de consommation, bien ancrée aujourd'hui, aurait-elle comme ses débuts à cette époque ? Toujours est-il que les grèves s'intensifièrent à partir de 1874. (cf. Roger Allaire p. 215 « Les grèves durèrent plusieurs semaines et portèrent un certain tort à la prospérité de Bédarieux »).*

supériorité sur les villes rivales. Ce que firent les autres villes manufacturières pour se mettre à la hauteur et lutter, sinon avec avantage, du moins à armes égales, Bédarieux ne le fit point.

Les nouveaux venus avouèrent leur impuissance et pour cause : ils n'avaient point à transformer leur outillage, au contraire, ils avaient à faire le meilleur usage de celui qu'on leur avait laissé. Ces machines primitives qui n'avaient de valeur que celle que l'on retire en vendant au vieux fer, furent l'objet de profondes études de la part de ceux qui les dirigeaient. Les machines à carder la laine (et c'était particulièrement sur celles-là que le fabricant avait le plus à fixer son attention), subirent plusieurs modifications pour obtenir dans le cardage un mélange plus uniforme. Mais les résultats obtenus devinrent négatifs et, ceux qui s'en servaient, finirent de guerre lasse, par convenir que leurs divers essais étaient des tentations devenues inutiles.

Les fabriques d'Elbeuf, de Sedan, de Roubaix, étaient arrivées à produire des merveilles ; elles avaient trouvé le moyen de fabriquer des étoffes dans lesquelles il entrait 25 % de matières étrangères telles que coton, mérinos etc. Et l'emploi de ces matières réussit merveilleusement. Cette substitution motiva nécessairement une baisse sur le prix antérieur et les marchandises subirent, dès cet instant, une baisse de 25 %. Les nouveautés qui trouvaient hier facilement preneur dans le prix de 10 à 12 francs le mètre descendirent au bas prix de 2,50 à 8 francs. L'acheteur seul en profita et les détenteurs de ce nouvel outillage se contentèrent d'un léger bénéfice. Une concurrence déloyale s'établit alors dans notre ville ; elle fut le chant du cygne de la draperie. »

## La concurrence dans l'industrie

« Malgré les difficultés de toutes natures qu'éprouvaient les fabricants de drap pour conserver leur ancienne réputation, ils durent, s'ils voulaient continuer à produire, abandonner les articles de haute nouveauté, les belles fantaisies, pour se rabattre sur les genres classiques. La fabrication de ces étoffes n'exigeait pas du producteur un fini irréprochable. Elles s'accommodaient toujours au goût de la masse des clients, parce que, si elles n'avaient point un cachet apparent, elles possédaient l'avantage d'être douées d'un enchevêtrement dans l'organisation des tissus qui les rendait inusables, et c'est particulièrement à ce titre qu'elles étaient recherchées.

Cette nouvelle combinaison fit battre en retraite les teinturiers à façon et même ceux à gage. Les fabricants ne teignaient que du noir ; c'était du reste la seule nuance qu'exigeait la fabrication de ces tissus. Le caprice de la mode, qui nécessitait de sérieuses études à toutes les maisons, n'avait plus à torturer les innovateurs, ou pour mieux m'exprimer, les fabricants ne vécurent que de copie, en répétant, dans des prix inférieurs, les dispositions démodées que nous léguaient les villes modèles.

Le champ de la « draperie nouveauté » était devenu restreint. On ne pouvait y cultiver que les articles de vente courante, à cette seule condition de faire du solide ; c'est ce que ne firent pas ceux qui les avaient entrepris. Une concurrence malhonnête s'établit dès ce moment dans les seuls articles que pouvait livrer à la consommation la fabrique de Bédarieux. Les fabricants nouveaux venus ne négligeront rien pour s'approprier les dessins de leurs confrères. Les draps n'étaient même plus en sécurité aux étendages et, maintes fois, on constata sur le chef de l'étoffe, des échantillons enlevés devant servir à la reproduction chez un rival. Ce gaspillage de dessins anima fatalement la concurrence et l'on vit mettre en vente des articles similaires avec des différences de 1,50 francs à 2 francs par mètre.

Ce que n'avaient pas fait leurs prédécesseurs, quelques prétentieux le hasardèrent dans le but de faire disparaître la majeure partie de ceux qui les gênaient. Ils n'avaient point compté sur la capacité de ceux-ci, ni même sur les ressources dont ils pouvaient disposer. Et il arriva qu'un jour, le plus audacieux de tous se vit forcé à déposer son bilan, laissant un passif de 200.000 francs. Et il lui fallut une puissance occulte<sup>1</sup> pour le sortir indemne des bancs de la correctionnelle sur lesquels ceux qui lui avaient ouvert leur bourse l'avaient fait asseoir.

Si donc l'outillage et la grève ont compromis la situation manufacturière de notre ville, la concurrence l'a frappée d'un coup dont elle se relèvera difficilement. Autrefois, Bédarieux comptait 600 « métiers nouveauté » qui battaient ; à l'heure actuelle, il existe deux fabriques occupant 50 métiers. Les régisseurs de ces immeubles, s'ils produisent peu, travaillent avec intelligence et il est permis de croire qu'ils relèveront, à la longue peut-être, la première industrie du pays. »

---

<sup>1</sup> - Notre chroniqueur semble, à tort ou à raison, convenir que, par-delà la légalité officielle, il y a un « pouvoir occulte », « une puissance occulte », qui se révèle plus efficace et plus performante qu'elle pour soutenir ses membres traduits devant la justice.

### 3. L'ÉCOLE

#### École libre, école laïque

*A l'époque où Germain Cavaillé rédige cette chronique Bédaricienne (1885), l'offensive déclenchée par Gambetta<sup>1</sup>, puis Jules Ferry<sup>2</sup> contre l'enseignement confessionnel va être à l'origine d'une division qui perdurera jusqu'à nos jours : pour ou contre l'enseignement « laïque et obligatoire », pour ou contre l'enseignement « libre ».*

*Germain Cavaillé, de par ses fortes convictions catholiques et antirépublicaines, traite la question scolaire à Bédarieux en passant complètement sous silence l'organisation naissante de l'École laïque. Un chroniqueur anticlérical aurait-il fait de même en ce qui concerne l'École libre ?*

*Ce parti pris, là comme ailleurs, ne doit pas nous empêcher de livrer au lecteur ses réflexions sur le sujet, en attendant de mettre à jour celles d'un autre chroniqueur, d'un bord opposé, qui rétablira la balance. Reste le témoignage du trouble qu'apporta dans la vie locale et surtout dans la vie des plus humbles, une législation qui jeta quelques temps à la rue des centaines d'élèves par suspension du traitement de leurs maîtres des « Écoles Chrétiennes ».*

« Peu de villes sont favorisées comme la nôtre sous le rapport de l'instruction publique.

Parmi les divers établissements où les enfants de tout sexe reçoivent les premières notions de notre langue-mère, nous devons citer en première ligne l'institut des « Frères de la doctrine chrétienne ». Fondé en 1848, sous le patronage de généreux bienfaiteurs, cet établissement a vu se succéder tour à tour des légions de jeunes gens destinés aux carrières libérales, marchant depuis et souvent dépassant plusieurs de leurs collègues qu'un enseignement supérieur avait favorisés

Au reste, pour peu que l'on veuille jeter un coup d'œil en arrière et aller à la source où ont puisé leur enseignement plusieurs des collègues que nous nous abstenons de nommer par modestie, et en nous y comptant nous-mêmes, on verra que cette avalanche d'employés de commerce, d'administration, de banque, ont reçu leur éducation chez ces modestes propagateurs de l'instruction populaire, qu'on a dénommé par dérision « les ignorantins ».

Pas si ignorants qu'on veut bien le dire, ces hommes d'instruction ! Les succès obtenus par leurs élèves soit aux arts et métiers, soit dans la carrière de l'enseignement, sont les meilleurs arguments à opposer aux imbéciles et aux niais qui ont entrepris une campagne contre la robe noire. Et, dans l'Armée ceux qui portent les noms de Capitaine Gayrone, Lajeuville, de Lieutenants Mas, Bonnafous, etc., ne sont que des preuves convaincantes et qui suffisent pour leur clouer le bec.

Point n'est besoin de démontrer, dans notre ville, l'efficacité de cet enseignement. Le nombre d'élèves confiés à la charge des maîtres s'est élevé, selon les circonstances, dans des proportions très considérables et, à l'heure actuelle, le bataillon chrétien compte 500 enfants. Cette milice, qu'une administration précédente et sans mandant<sup>3</sup>, voulait jeter à la rue en supprimant du budget le traitement de ses éducateurs, a relevé fièrement la tête.

Et, dans un élan spontané et par reconnaissance des services rendus, mille souscripteurs lui ont ouvert la bourse. Elle a pu continuer ainsi à marcher sous l'étendard de ses prédécesseurs. En l'espace de 8 jours, la souscription populaire sur laquelle les plus humbles offrandes étaient accueillies, atteignait le chiffre énorme de dix mille francs, c'est à dire deux fois plus qu'il n'en fallait pour subvenir

---

**1** - « Le cléricalisme voilà l'ennemi ! », slogan qui va permettre de rassembler les énergies républicaines en désignant clairement un ennemi, à l'orée des années 1880.

**2** - Ministre de l'instruction publique en 1883 (année où il nomme Ferdinand Fabre Conservateur de la Bibliothèque Mazarine) et initiateur de mesures discriminatoires à l'égard de l'enseignement confessionnel, lesquelles déclencheront à Bédarieux, un changement de majorité électorale en 1885, la population n'ayant pas apprécié la mise à la rue de plusieurs dizaines d'enseignants du privé.

**3** - Sans qu'on le lui demande.

aux moyens d'existence annuels de ses instituteurs. Ces chiffres sont de toute éloquence et disent plus que nous ne saurions en dire.

L'administration actuelle, pleine de sollicitude pour cette institution<sup>1</sup> a rétabli sur le budget 1885 le traitement supprimé. Cette somme sera-t-elle accueillie à la Préfecture ? Nous nous plaisons à l'espérer, mais dans le cas où elle ne recevrait point l'approbation préfectorale, il n'y aurait pour nos édiles, qu'à rayer d'un trait de plume toutes les sommes se rattachant au budget de l'instruction, en laissant aux pères de famille le soin de pourvoir à l'éducation de leurs enfants<sup>2</sup>. Cette mesure serait la plus équitable et justifierait cette devise mensongère écrite sur les monuments publics :

« Liberté - Égalité - Fraternité » »

---

*1 - Les élections municipales de 1884, amenèrent au pouvoir une majorité hostile à la politique anticléricale de M. Jules Ferry.*

*2 - La solution de la « carte scolaire », dont on parle beaucoup aujourd'hui, était donc déjà imaginée pour préserver la liberté scolaire.*

## 4. LES FÊTES ET RÉJOUISSANCES

### Les fêtes profanes

*Jusqu'à la fin des années cinquante ont subsistées encore de nombreuses fêtes de quartier (fêtes du faubourg ou du Château, entre autres) ou de groupements professionnels (fêtes de la Gare, des Écoles laïques, des Pompiers) sans parler de cette institution qui s'est perdue en chemin, à savoir le rite journalier, en fin de soirée, d'arpenter la « Grand Rue ». On pouvait se rendre compte que Bédarieux avait toujours cultivé un certain art de la fête et de la réjouissance collective.*

*On s'aperçoit en lisant Germain Cavaillé que Bédarieux n'a jamais rechigné à se servir de toutes les opportunités du calendrier pour manifester son goût prononcé pour les agapes et la convivialité sociale, aussi bien dans le « parti blanc » que dans le « parti rouge ».*

### La fête des Tisserands

« La corporation des ouvriers tisserands remonte vers la fin de 1840<sup>1</sup>. A cette époque, la fabrication des draps de toute nature occupait à elle seule les trois quarts de la population, et le chiffre des tisserands s'élevait à près de deux mille. Ce chiffre était bien respectable en comparaison de celui d'aujourd'hui qui n'atteint pas celui de trois cents et valait bien la peine de la part des ouvriers de se grouper en corporation philanthropique.

Sur deux mille ouvriers, les moins nécessaires, sans blâmer le but de l'association, crurent devoir s'abstenir de faire partie de cette œuvre humanitaire, et cinq cents environ de leurs collègues répondirent à l'appel de ceux qui en avaient pris l'initiative.

Les statuts de cette société de bienfaisance furent déterminés par une commission de dix membres laquelle s'inspira du but des sociétés similaires. Cette commission s'acquitta si bien de sa tâche qu'en séance publique, lorsqu'elle en donna lecture aux adhérents, aucune protestation ne fut soulevée et le programme fut accepté sans modifications. La date de février, jour de la Purification, fut choisie pour la fête<sup>2</sup>. A moins de motifs sérieux, les frères étaient tous tenus de la célébrer s'ils ne voulaient point encourir une amende entraînant en récidive la révocation. Ces cas ne se présentaient jamais étant donné la discipline et la concorde qui présidaient à cette assemblée.

La veille de la fête, chaque frère était obligé de se rendre à la procession paroissiale, chapeau à haute forme et un cierge à la main. Le lendemain, c'était une autre procession précédée d'une messe chantée ; puis, tout était dit.

Qui ne se rappelle ces manifestations importantes ? Malgré l'hilarité que provoquait un moment la diversité des formes, des tuyaux de poêle rangés sur deux lignes, étendard déployé en tête, la procession n'en poursuivait pas moins sa course dans les rues de la ville au milieu du respect de la population. Les cérémonies religieuses terminées, le soir, un banquet réunissait les membres de l'association et, après des agapes fraternelles, on se donnait rendez-vous pour l'année suivante.

Ces usages locaux se sont maintenus jusqu'à ces derniers temps et ils resteraient encore si le nombre de tisserands n'avait été réduit. A peine si la société compte maintenant une cinquantaine de membres. Conséquemment, cette année, la fête a été triste, bien triste ; les statuts ont été modifiés, les processions ne sont plus obligatoires ; seule la messe est de rigueur.

Encore quelques temps, et la fête des tisserands à Bédarieux ne restera dans l'esprit de chacun qu'à l'état de légende. »

---

<sup>1</sup> - Auparavant, c'est à dire jusque vers 1835, le tissage industriel ne s'était pas encore reconstitué à son niveau d'avant 1789. Le marché était fourni par une activité artisanale pratiquée, en complément de l'élevage, par les métairies de l'Espinouse ou du Somail (cf. F. Fabre « Taillevent »).

<sup>2</sup> - Sans doute en raison du fait que, dans la tradition mosaïque, on y lavait, entre autres, les tissus qui avaient servi pour les couches.

## Le Carnaval à Bédarieux

« Nous touchons à la fin du Carnaval et nous sommes à nous demander ici, à Bédarieux, si décidément nous avons eu cette année ce jovial viveur. A l'exception de quelques rares pierrots exhibant leur palette blanche sur les casaquins de nos charmantes promeneuses, le Carnaval est d'un triste à donner le « spleen ». Décidément, il n'y a plus de jeunes gens à Bédarieux !

Il y a sans doute des réserves à garder, qui ne sont peut-être plus du goût du jour ; néanmoins, il faut avouer, à notre honte que les usages locaux qui donnaient la note gaie, disparaissent avec les générations nouvelles, et nous serions heureux de savoir quelles sont les raisons que peuvent invoquer les nouveaux venus pour désapprouver les divertissements de leurs prédécesseurs.

Si encore ils avaient suppléé, dans ce qu'ils trouvent grotesque, d'autres innovations équivalentes aux anciennes, nous les aurions applaudis les premiers. Mais point du tout : le Carnaval de Bédarieux a fait son temps et ce serait une insulte à faire aux étrangers que de les inviter à y venir passer les derniers jours.

C'est fâcheux de le dire, mais c'est comme ça ! Nos promenades sont désertes. Seuls les cafés sont fréquentés et Dieu sait comme ils sont nombreux ! Dans le quartier Saint-Louis, on en trouve un à chaque porte, et l'on dirait qu'une baguette magique, fixée au panonceau, magnétise les passants.

Tel est actuellement le pied à terre des Bédariciens et, lorsqu'on demande quelqu'un, on est toujours sûr de ne pas le manquer à son café d'habitude, n'importe l'heure à laquelle on veuille le trouver.

Voilà comment nos belles promenades, notre superbe jardin n'ont plus de visiteurs à une époque où tout ce qui est alerte, jeune, devrait être dehors<sup>1</sup>. Comme il est loin le temps où les jeunes gens moins moyolets (sic) qu'aujourd'hui, se livraient à de joyeux éclats ! Qui ne se rappelle du jour de « Jeudi Gras », où le vin jaillissait dans la corne d'abondance ?

Ce jour-là, les jeunes avaient le droit d'insolence sur les nouveaux mariés et ces derniers s'exécutaient volontairement à baiser la corne du bonheur au milieu d'un groupe chantant le refrain suivant :

« Las bounos te traoucou lou pel  
Sou longos amai tortes  
Gno par cap, din lou troupel  
Que las aché tan retortos<sup>2</sup> »

C'était l'usage et le nouvel époux se trouvait flatté d'être l'objet de ceux vivant encore dans le célibat. A titre de réciprocité, le premier jour de Carême, il avait sa revanche sur ceux qui l'avaient couronné. Une énorme cornue remplie d'eau se trouvait placée dans un quartier populaire et, à tour de rôle, chaque célibataire venait de bon gré ou de force prendre un bain de siège, lequel était suivi d'un reçu indiquant que le patient n'avait droit à d'autres poursuites.

A part ces amusements inoffensifs, il en est d'autres sur lesquels nous passons outre tels que les charretées, la gabelade, etc. Le vent de la discorde a soufflé sur Bédarieux, emportant à sa suite les coutumes anciennes. Même la langue des ancêtres que l'on s'obstine à ne vouloir plus parler, ignorant qu'on parle mieux celle-là que toute autre. »

---

<sup>1</sup> - Ne croirait-on pas entendre la plainte de nos contemporains à propos de la télévision qui a « tout tué » ? Hier, les cafés paraissaient être la cause de la désertification de la ville et de la mollesse du Carnaval.

<sup>2</sup> - Traduction :

« Les cornes te trouent la chevelure.  
Elles sont longues et même tordues.  
Il n'y en a pas dans le troupeau.  
Qui les ait aussi tordues. »

## La mi-Carême

« Le hasard, ou plutôt la curiosité, nous avait fait lire dans une feuille à réclame (*nous notons le mot au singulier*) que nous nous abstenons de nommer par délicatesse, que notre ville, d'ordinaire si tranquille, allait prendre sa revanche à la Mi- Carême sur le Carnaval passé inaperçu.

La date du 22 Mars aura sa place gravée en lettres d'or dans l'histoire locale. Elle répétera aux générations présentes et futures que l'on sait encore faire rire à Bédarieux.

Donc notre ville a fêté la Mi-Carême, dimanche dernier, par une Cavalcade. Les organisateurs, en gens prévoyants, avaient demandé l'autorisation à la municipalité qui la leur a octroyée de bonne grâce. Rien de plus correct entre personnes bien élevées. Elle a fait, en cette circonstance, preuve du respect que l'on doit aux minorités si minimes soient-elles. Le produit de la quête était affecté aux écoles laïques. Nous n'avons rien à dire sur le but proposé et laissons à d'autres le soin d'en faire l'éloge.

Mais voici l'heure du départ de la Cavalcade. Elle débouche par l'avenue de Lodève. Deux jockeys parcourent le faubourg Saint-Louis et font caracoler leurs chevaux, donnant le signal du départ. La foule témoigne un mouvement de satisfaction pour le goût qui a présidé à leur toilette, et nous devons à la vérité de l'avouer aussi.

Attention ! les tambours battent « Aux Champs » !, les clairons sonnent la charge. Les voici ! Ils arrivent ! D'abord, ce sont les Gardes Françaises, puis des soldats de Louis XVI à cheval, qui ouvrent la marche.

Ensuite, voici le char des légumes chamarré de toute espèce de jardinage, sur lequel sont installés une quinzaine de musiciens soufflant dans des mirlitons auxquels on a donné la forme de divers instruments fleuris. La plupart des musiciens portent un masque ; quelques mauvais plaisants s'accordent à dire que ce sont les organisateurs.

Derrière ce char, deux cavaliers arabes et un groupe de jeunes gens exécutant la danse des soufflets... Après ces derniers, c'est le char des chanteurs, de l'agriculteur, des musiciens et de la République, dans l'intervalle desquels des quêteurs se promènent en tous sens pour recevoir l'obole des donateurs. Comme garde d'honneur, c'est un page Louis XIII, un planteur mexicain à cheval, quelques toréadors et pierrots, voilà tout.

L'exhibition a duré dix minutes. En somme, si le char de la République avait fait défaut, nous serions crus aux plus beaux jours de la monarchie. A l'heure où nous écrivons, on ne connaît pas encore le produit de la quête. »

## Le lundi de Pentecôte à la source des Douzes

« A deux kilomètres de la ville, sur la route de Clermont, se trouve, encaissée entre deux collines, presque taillées à pic, une vaste allée de platanes séculaires dont les branches touffues forment un immense parasol sur l'épais gazon qui croit à leur pied. C'est là, au bout de l'allée, que prend naissance la source des Douzes qui alimente la ville ainsi que de nombreux moteurs hydrauliques construits sur ce point.

Cette source, que la légende du pays définit comme le confessionnal de l'hyménée, a eu dans le temps, ses admirateurs, et il n'est point de rêveur parmi les générations qui se sont succédées, qui ne soit venu tour à tour puiser dans ses vaines rocailles ses inspirations et confier les secrets les plus intimes au murmure de son onde.

Des bardes l'ont chantée avec juste raison, des célébrités artistiques en ont envoyé la reproduction d'autant plus fidèle qu'elle a valu à leur auteur la Croix de la Légion d'Honneur, sans compter le titre honorifique de « Membre du Jury ». Nous sommes heureux de rappeler à cette occasion le nom de notre compatriote : Monsieur Auguste Cot<sup>1</sup>.

Certes, si d'autres villes sont fières d'avoir donné le jour à des célébrités, Bédarieux n'aura pas moins le culte de la reconnaissance pour celui qui n'est plus et dont elle se dispose à perpétuer le souvenir par l'érection d'un buste sur une des places publiques.

Mais abandonnons momentanément ce sujet pour nous occuper de ce qui nous intéresse aujourd'hui. Il est d'un usage constant, depuis une époque que l'on n'a pu déterminer faute d'érudition peut-être, ou malchance de la part de ceux qui auraient pu s'en occuper, d'aller tous les lundis de Pentecôte passer l'après-midi à la source des Douzes.

Cet usage, que pratiquaient les anciens, avec plus d'attachement que les nouveaux venus, tend à disparaître et, s'il nous est donné aujourd'hui d'en faire une esquisse rapide, ce n'est certainement pas sur les écrits laissés par nos prédécesseurs ou bien sur les vestiges conservés par les archéologues : nous laissons la parole à un octogénaire qui porte bien encore ses quatre-vingt-cinq ans<sup>2</sup>.

« Si vous aviez vu, nous disait-il, l'enthousiasme de la population lorsque approchait la fête ; on aurait dit une tribu nomade établissant ses tentes dans cet Éden privilégié. Bien longtemps à l'avance, tout ce qui constitue le confortable avait dressé ses batteries : cafetier, pâtissier, marchands de volaille, etc. étaient prêts pour le service de nombreux visiteurs qui ne manquaient jamais. Un orchestre improvisé sur deux barriques, lançait à tous les échos du vallon les notes discordantes d'un violon faisandé et entraînait dans les tourbillons poussiéreux toute une nuée de jeunes danseurs.

La ville était déserte ce jour-là ; seuls les invalides gardaient le foyer jusqu'à la rentrée qui s'effectuait vers les dix heures du soir, au milieu des clameurs et des cris de joie, en se donnant rendez-vous pour l'année suivante. »

Cette année<sup>3</sup>, la source des Douzes avait revêtu ses habits de deuil, deuil local, ne confondons pas. Plus de chant, plus de gaîté, rien que de la monotonie. À peine si quelques rares promeneurs en ont franchi l'accès. D'où vient cette indifférence ? Le temps est un grand docteur qui a répondu de la plaie. Vivons et espérons ».

---

*1 - Il était mort à Paris en 1883. Ferdinand Fabre et son épouse Hermance l'avaient assisté dans son agonie difficile. L'écrivain fut à ce point bouleversé par ce décès, qu'il se trouva mal aux obsèques du peintre et dut quitter l'église pour prendre un remontant au café du coin.*

*2 - Ce qui fait remonter la description qui suit à l'époque du Premier Empire ou de Louis XVIII.*

*3 - Deux ans après, la population Bédaricienne gardait-elle encore le deuil d'Auguste Cot, le peintre qui avait illustré le lieu ?*

## Les fêtes religieuses

### La Procession de la Fête-Dieu

« Il est bien rare, à une époque aussi bouleversée que celle que nous traversons<sup>1</sup>, de rencontrer des villes aussi heureuses, possédant à la tête de leur administration, des hommes fermes dans leurs convictions, respectueux dans leurs croyances et dans celles d'autrui, laissant exister les traditions de nos ancêtres en tant que celles-ci ne sont pas en opposition avec la morale.

Dès la veille, dans tous les quartiers, des groupes de femmes et de filles s'étaient mis à l'ouvrage pour ajouter des toiles d'étendage destinées à protéger des ardeurs du soleil les principales rues dans lesquelles devait passer le Très Saint Sacrement. Ces tentes, hissées par des jeunes gens vigoureux à la rentrée du soir, donnaient aux divers quartiers un aspect inaccoutumé. On se serait cru un moment dans une ville du Levant, où les chaleurs tropicales interdisent à tout piéton l'accès dans ses murs.

A la première heure, des reposoirs splendides étaient dressés sur le parcours, de magnifiques couronnes tressées par des mains exercées, étaient échelonnées à distance et rehaussaient de leur éclat les draperies multicolores prêtées par les honorables fabricants de drap et que chaque habitant avait tenu à honneur d'en pavoiser le devant de sa porte. Dire quelle était la rue la plus méritante, c'est n'en oublier aucune et les citer toutes !

Sortie de l'église à dix heures du matin au son des cloches battant à toute volée, la paroisse Saint-Louis<sup>2</sup> s'est mise en marche au milieu du plus grand recueillement. Il nous a été permis de voir défiler successivement cet essaim de petits anges de tous sexes, vêtus élégamment, que les vénérables sœurs de Saint André élèvent avec cette paternité que les parents eux-mêmes sont impuissants à leur prodiguer. Quelle belle fête pour ces petits chérubins !

Ensuite venaient les filles de la Congrégation de Marie, les dames du Rosaire, la Confrérie du Très Saint Sacrement, le Tiers Ordre, bannières déployées. Quel spectacle édifiant !

La Confrérie du Sacré Cœur venait après. Un exemple bien touchant et auquel notre ville n'est pas accoutumée nous a fait nous livrer à des réflexions que des considérations d'un ordre très élevé nous obligent à réserver. Qu'il nous suffise de dire que nous avons trouvé dans cette confrérie l'exemple de l'humilité et du dévouement donné par une dame des plus haut placée, portant l'étendard de cette confrérie.

Marchaient ensuite les élèves des Frères des Écoles Chrétiennes, les jeunes communiant. La musique alternant avec les hymnes sacrés ou les cantiques de circonstance, rendait la procession encore plus imposante. Sous le dais, Monsieur l'abbé Sanègre, notre vénéré pasteur, suivi de l'aumônier du Carmel et du vicaire de Saint Alexandre, portant le Très Saint Sacrement. Comme escorte d'hommes, une grande partie de nos conseillers municipaux et les membres de la Confrérie de Saint Vincent de Paul.

La procession rentrait à midi dans l'ordre le plus parfait. Aucun incident à signaler ; les antireligieux, ceux que la vue de pareilles manifestations offusque, avaient jugé prudent de se tenir à l'écart ou de se dissimuler derrière les draperies appliquées au-devant des maisons.

Sur tout le parcours, le public se découvrait, les genoux fléchissaient, tout le monde était recueilli. Les étrangers venus en foule ont pu se convaincre que, quoiqu'en disent certains écrivassiers, la foi n'est pas encore éteinte de Bédarieux. »

---

*1 - Les humains ont toujours l'impression que l'époque où ils vivent est « la plus bouleversée » de toutes celles qu'a traversé l'humanité. Il est néanmoins certain que l'époque en question a vu être ébranlé tout un ensemble de croyances et de mœurs jusque-là inaltérés. Mais la nouvelle municipalité donne à notre chroniqueur de quoi se réjouir.*

*2 - Le narrateur habitant le faubourg décrit la procession de sa paroisse, Saint-Louis.*

## Le pèlerinage de Capimont

« A six kilomètres de Bédarieux, et dans le périmètre du Mont Caroux, se trouve rattaché une petite colline à laquelle on a donné le nom de Capimont. Sans doute parce qu'elle sert d'avant corps et forme tête de ligne à ces blocs granitiques qui sillonnent la vallée de l'Orb en émergeant majestueusement sur les nombreux villages ou hameaux que plusieurs siècles ont vu construire à leur pied.

Il serait superflu d'ajouter le moindre pinceau à ce tableau de maître, qu'a si bien coloré un écrivain de talent, un de nos compatriotes, nous avons nommé Ferdinand Fabre. Ce serait du reste le déflorer, et nous profitons de cette circonstance pour adresser à l'auteur nos félicitations les plus chaleureuses<sup>1</sup>.

Sur cette colline, consacrée par nos ancêtres à la dévotion de la Sainte Vierge, on a érigé deux chapelles en reconnaissance à la cessation de divers fléaux qui décimaient la contrée. Et il est d'un usage constant, que n'ont pu encore empêcher la rigueur du temps, pour toutes les communes avoisinantes, d'y venir successivement après Pâques accomplir ce pèlerinage.

Dimanche dernier, c'était le tour de Bédarieux. Dès six heures du matin, les cloches annonçaient, à toute volée, le départ des pèlerins. Quoique à cette heure le temps se montrât inclément, plus de trois mille personnes se rangeant à la procession, suivaient la route d'Hérépian et gravissaient lentement les hauteurs du pic, avec la ferveur qui préside à ces cérémonies, au milieu des cantiques et des hymnes exécutés par des chœurs de jeunes filles.

Ce pèlerinage, rehaussé par la présence du Conseil Municipal succédant au clergé, nous faisait rappeler cette époque où les croyances religieuses n'étaient point le jouet des polissons et des soi-disant savants. On ne s'en portait pas plus mal pour cela, et ceux-là même qui n'appartenaient pas à notre culte, tenaient à honneur d'y venir, en témoignant une satisfaction bien autrement différente de celles de mauvais catholiques de nos jours.

Heureusement que la foi n'est pas encore perdue dans notre ville et, quoiqu'on en dise, la meilleure protestation à opposer aux sceptiques, c'est la manifestation imposante à laquelle plusieurs milliers de poitrines inspirées par les mêmes sentiments, faisaient fi du respect humain.

Après une journée splendide, le pèlerinage rentrait à Bédarieux à cinq heures du soir, traversant les principales rues de la ville, notamment la Grand Rue, bannières, étendards déployés<sup>2</sup> la musique des Frères des Écoles Chrétiennes en tête, et se rendait à la cathédrale au milieu du plus grand calme et au désappointement d'une infime minorité qui ne voudrait plus voir de manifestations. »

---

<sup>1</sup> - « Bamabé » avait été publié en 1871 et « Mon Oncle Célestin » en 1881, deux ouvrages qui mettent en scène le pèlerinage à Capimont.

<sup>2</sup> - Les confréries, encore nombreuses à cette époque, ainsi que les corporations participaient au pèlerinage comme en fait foi la description de celui-ci donnée par F. Fabre dans « Barnabé ».

## **Pour les pauvres : la loterie de la Conférence Saint Vincent de Paul**

« Dimanche dernier, la conférence de Saint Vincent de Paul procédait au tirage de la loterie organisée en faveur des pauvres. Supprimée par une administration précédente, cette loterie a pu, cette année, s'effectuer avec l'ordre qui précède ordinairement aux réunions dont l'unique but est purement philanthropique.

L'administration actuelle, que notre ville a le bonheur de posséder, s'efforce de mettre scrupuleusement en pratique tous les points de son programme et, dans ses attributions, très restreintes sans doute, elle fait preuve du respect pour les minorités en autorisant ces derniers à manifester leurs convictions et leurs croyances<sup>1</sup>.

Voilà comment nos administrateurs comprennent le mot de liberté, ce que ne surent ou ne voulurent jamais comprendre leurs prédécesseurs. Depuis cinq ans, la banque des pauvres avait eu ses guichets fermés et c'est par des efforts inouïs, une persévérance à toute épreuve, qu'elle est parvenue, pendant ces cinq années d'entraves et de vexation, à soulager tant de misères, par tous les moyens que donnent, seuls, le courage et le dévouement, et dont nos administrateurs possèdent le secret<sup>2</sup>.

Quêter pour l'indigence, secourir les abandonnés, est-il œuvre plus belle ? Certes, la mendicité dans ces conditions n'est pas crime. Elle est d'autant plus louable pour ceux qui sollicitent un secours pour les autres, qu'il est si difficile d'en trouver de dévoués. Néanmoins, la conférence de Bédarieux a vu grossir ses rangs et, grâce au concours de bonne volonté que ne marchandent pas ses membres, elle a pu recueillir une quantité de lots de certaine valeur qu'elle a mis en loterie.

Une salle immense de l'usine de Messieurs Bernat frères avait été mise à la disposition des conférenciers. Au milieu de la salle, au vu de tout le monde, se dressaient sur une grande table, les objets exposés et disposés avec goût par des mains expertes. L'énumération des lots serait trop longue s'il fallait en donner le détail. Qu'il nous suffise de conduire le lecteur devant une grande vitrine de bazar, où se trouvent confondus, pêle-mêle, l'argenterie et la cristallerie, et l'on se fera une idée de l'exposition.

A trois heures, la conférence prend place sur une estrade. Elle est présidée par le clergé des deux paroisses, les frères de la doctrine chrétienne et la musique de cet établissement, bannière déployée. La salle est comble depuis bientôt deux heures et c'est avec beaucoup de peine que les musiciens peuvent arriver à leur place réservée.

Plus de mille personnes sont dans la salle qui devient insuffisante et un autre millier se trouve dans la cour contiguë<sup>3</sup>.

La musique fait une ouverture ; elle est vivement applaudie des auditeurs. Le secrétaire ouvre la séance, remercie en termes émus le public de l'empressement qu'il a mis à venir rehausser par sa présence cette fête des pauvres.

Il fait l'exposé de la situation et lorsqu'il annonce que plus de quarante mille francs ont été distribués en secours de toute nature, ses paroles sont soulignées par un tonnerre d'applaudissements plusieurs fois répétés.

La parole est ensuite donnée à l'abbé Sanègre, curé de Saint Louis. Dans une improvisation chaleureuse et, par des traits infiniment remplis de cet esprit gaulois qui lui est familier, il fait le

---

*1 - C'est là la juste conception de la démocratie, c'est à dire le respect pour tout ce qui touche aux conceptions ou croyances du peuple, sans vouloir lui imposer par « la force injuste de la loi » (disait Mitterand) une norme qui a conduit, à toutes les époques, et sous des parures diverses, aux pires intolérances. Ici, ce sont les pauvres de la ville qui, de 1880 à 1885, firent les frais de l'intolérance de la municipalité précédente.*

*2 - Faut-il rappeler tout le bien que les Conférences de Saint Vincent de Paul, ont réalisé depuis leur fondation, par Ozanam (qui vient d'être béatifié, en 1997, par le Pape Jean Paul II) en faveur de tous les pauvres, de tous les exclus auxquels les puissants du jour ne s'intéressent que du bout des lèvres ?*

*3 - Donc, le tiers à peu près de la population Bédaricienne participait à cette manifestation.*

panégyrique de cette œuvre toute de charité, engageant les auditeurs à seconder de tous leurs moyens, à seule fin d'alléger et de faciliter la tâche que se sont imposée ces hommes de dévouement.

Ce discours, plusieurs fois interrompu par des ovations enthousiastes, a laissé la meilleure impression parmi les auditeurs, et la quête qui l'a succédé a prouvé son efficacité.

On a ensuite procédé au tirage des lots. La musique remplissait les intermèdes par les meilleurs morceaux de son répertoire et sous l'habile direction de M. Mégé.

Commencée à trois heures, cette fête s'est terminée à six heures, dans le plus grand calme.

En somme, excellente journée et plus excellente encore pour ceux qu'elle intéresse, c'est à dire les pauvres. »

## 5. L'OCCUPATION DES LOISIRS

### Les cafés du faubourg

« Il n'est pas sans intérêt que nous parlions un peu des nombreux établissements publics qui pullulent dans le faubourg du Barry depuis l'ouverture de la nouvelle gare et ce n'est pas aussi sans étonnement que nous nous demandons quel est celui d'entre tous appelé à être le plus favorisé sous le rapport de la clientèle qui va diminuant tous les jours à cause de l'arrivée de l'hiver et du chômage du travail dans de nombreuses usines.

Il faut décidément que l'industrie du limonadier cache des moyens de ressources qu'il n'est permis à personne de scruter, en voyant l'empressement avec lequel les intéressés se prêtent à la transformation de leur établissement ou bien à la création de nouveaux.

Le Barry comptait autrefois six cafés fréquentés particulièrement par la classe ouvrière ; ces cafés étaient loin d'être tenus avec le confortable qu'imposent les goûts d'aujourd'hui. Néanmoins, les habitués s'en accommodaient aisément et, moins difficiles à cette époque, ils éprouvaient un sensible plaisir à jouer une partie de Briscant entre une tasse de café et un petit verre d'excellente bière renfermée dans une cruche de grès.

Ces établissements se trouvaient toujours au complet, chaque groupe d'habitueés avait sa place marquée et cette place était toujours respectée par les clients. Qui ne se souvient de ces longues heures passées autour d'une table, qu'éclairait une lampe fumeuse, où la jovialité se mêlait à la partie ?

C'était le bon vieux temps !

Aujourd'hui tous ces usages ont disparu et, avec la génération nouvelle, il a fallu créer des goûts nouveaux. Ceux qui ont continué cette industrie, ou ceux qui l'ont entreprises ces derniers temps, ont dû s'inspirer de la mode du jour, suppléer les anciens papiers peints représentant le plus souvent des sujets irréguliers, nuancés avec des couleurs vivaces et pâteuses et les remplacer par des peintures à fresque agrémentées d'écussons ou panneaux en carton peint, à l'instar des principaux établissements des premières villes de France.

Tels sont aujourd'hui les cafés du Barry. Seulement, au lieu de six établissements on en compte quinze dont deux vont faire l'ouverture dans quelques jours. Nous sommes éloignés de croire que l'ouverture de la nouvelle gare<sup>1</sup>, sur laquelle on a fait des rêves dorés, attire dans ces établissements une plus grande clientèle. Comme partout ailleurs, le faubourg de notre ville n'aura pas plus la visite des autres quartiers<sup>2</sup>, et ce serait se bercer de trop douces illusions que de penser autrement.

Au reste, la nouvelle gare, éloignée de la ville de près d'un kilomètre et demi, ne peut en aucune condition permettre aux citadins piétons de stationner dans le quartier du Barry, alors que le raccourci du chemin longeant le canal Sabatier-Donnadille abrège aux voyageurs une distance de près de trois cents mètres sur un sol toujours sec. Et c'est précisément ce chemin que prennent et que prendront toujours les piétons désignés.

Conséquemment, ce ne sera pas la nouvelle gare qui grossira la clientèle des limonadiers ; et ces derniers seront à se disputer le chiffre très modeste de cent clients environ disséminés un peu partout.

Nous désirerions nous tromper sur notre appréciation ; mais, quand on est faubourien comme nous le sommes, le doute n'est plus permis. Nous formons cependant des vœux pour leur prospérité qui ne peut s'acquérir qu'avec un bon service et de bonnes consommations. Avis aux intéressés ! ».

---

*1 - La nouvelle gare, la gare actuelle fut inaugurée en 1885 et mise en service en 1889 en remplacement de la vieille gare en bois établie au Sud du grand viaduc. En 1903, elle fut recouverte de la marquise actuelle.*

*2 - C'est là un trait marquant de la mentalité et de la coutume bédaricienne que ce particularisme de chaque quartier (faubourg, centre, « Château ») entraînant une réticence des habitants de l'un à se mélanger ou fréquenter les commerces des deux autres.*

## « Notre scène » (ou « Les rieurs ne sont pas les payeurs »)

« Certes, tout le monde aime à occuper ses loisirs mais, si l'on s'expose à être dupé de la somme que l'on doit y sacrifier, faut-il encore que tout le public le soit à la fois. Nous avons, contrairement à nos habitudes, abandonné le spectacle, et ce qui avait motivé notre retraite, c'était l'abus des entrées de faveur, que nous n'aurions jamais cherché à connaître si le hasard ne nous avait servi.

Nous causions, dans un entracte, avec le directeur d'une troupe de passage que nous connaissions depuis longtemps et avec lequel nous étions parfaitement lié. Ce soir-là, la salle était comble et le rideau s'était levé devant un public enthousiaste.

- « N'est-ce pas, lui disions-nous, que vos artistes vont redoubler de zèle à l'interprétation, en présence d'une foule aussi nombreuse que disposée à les applaudir ? »

- « Vous croyez, cher Monsieur ? »

- « Comment pourrait-il en être autrement : salle comble, recette assurée ! »

- « Détrompez-vous, reprit-il subitement, et, pour vous donner une idée de la recette qui peut vous paraître satisfaisante, je suis bien aise de vous édifier quant à l'espace que nous occupons. Vous devez remarquer, à quelques places près, quatre-vingts auditeurs dans cette ligne de démarcation ! Sur ce chiffre, vous serez étonné si je vous dis qu'il y a peine trente places payées »

- « Comment ! Ce n'est pas possible ! Et c'est nous qui payons pour faire rire les autres ! »

- « Ces entrées de faveur auxquelles nous ne pouvons pas nous soustraire, nous sont fatalement imposées par les usages locaux tolérés, je ne sais comment, par nos prédécesseurs et nous les subissons. Ainsi, tenez, à votre droite, la presse locale avec toute sa boutique, qui ne manquerait pas de nous éreinter dans un article à fond de train, si nous lui faisons payer la moindre des choses. Plus loin, vous avez le représentant des droits d'auteur, soit quatre places qui ne manquent jamais, ceci est de rigueur. Vous avez aussi le frère du contrôleur, le père du receveur, la famille de tous ceux qui tiennent un poste. Voyez-vous là-bas cette nichée de dames, de demoiselles, de gamins et enfants à la mamelle ? C'est, je crois, à peu près tout le personnel de la garde urbaine. Un peu plus bas, remarquez une vingtaine d'employés d'administration. Ceux-là payent demi-place ce que nous ne comprenons pas, le théâtre n'étant point subventionné et ne jouissant d'aucune gratification, parce que nous ne sommes pas assez nombreux pour bénéficier de la réduction des frais de chemin de fer. Je vous ai signalé les principaux auditeurs gratuits, il en est beaucoup d'autres que je passe. »

L'annonce de l'acte suivant interrompit la conversation. Le directeur avait raison, la recette qui sûrement aurait dû produire 180 francs, se chiffrà ce soir-là, à environ 50 francs.

Le propriétaire actuel a compris ce qu'il en coûterait de suivre les mêmes errements. Qu'il s'en tienne à ce qu'il a fait samedi dernier dans la représentation des « Vivacités du Capitaine Tic », et nous lui prédirens pour l'avenir de nombreux amateurs et des recettes assurées ».

## « Le loto - Quine ! »

« Je m'arrête devant la ponctuation de ce mot. Faut-il un ou plusieurs points d'exclamation ? Je ne sais !

Depuis la Noël, nos établissements publics sont tapissés de volailles ou de gibier de toute nature ; les porte-manteaux en sont encombrés et le loto va son train jusqu'à épuisement complet du gibier ou volailles et même de ... porte-monnaie

On s'est souvent récrié contre la tolérance de ce jeu de hasard. On l'a même interdit parfois. Je ne sais jusqu'à quel point il peut y avoir inconvénient à priver d'un plaisir naturel les nombreux amateurs de cet amusement.

On dira bien : « C'est un jeu si appétissant que, malgré soi, on est forcé d'y jouer quand même » !

Cette réponse n'est pas suffisante, elle est même absurde. Nous estimons que tout homme est assez fort de caractère pour dépenser à ce jeu une certaine somme ne dépassant pas la limite de son budget et, s'il en était autrement, cet homme saurait se rattraper par d'autres privations.

Nous reconnaissons aussi qu'il en est d'autres qui n'ont jamais marqué un carton de loto, pas plus que touché un jeu de cartes. On se fatigue vite à ce jeu, et le seul moyen de le faire cesser serait de laisser libres les intéressés pour le nombre de parties.

En résumé, nous trouvons cette interdiction ridicule, et nous ne voyons pas plus de mal à mettre vingt sous sur des cartons, dans l'espérance de gagner un chapon, que nos cuisinières ne nous achètent jamais, que de les sacrifier pour un billet de loterie des arts décoratifs, où il y a beaucoup d'appétits mais peu de veinards.

Le champ est assez vaste pour la distraction et, quand l'occasion réunit au Mas Tripier cette société d'amis, on n'en voit jamais la fin. Après les éloges méritées adressées à maître Tripier, succède le chant, jamais monotone, toujours sur la note joyeuse indiquée dans le programme. Puis vient le tour des félibres, apportant quelques actualités de leur composition et laissant les amis se tordre dans des immenses éclats de rire.

Heureusement que c'est un dimanche, choisi de préférence pour ces assemblées, car il arrive souvent que le déjeuner servi à midi se termine au crépuscule indiquant le signal du départ et le rendez-vous pour la prochaine réunion. Et l'on ne sépare jamais sans que le chanteur ou le déclamateur n'ait mis à profit les leçons des maîtres qui se font un plaisir de les enseigner.

C'est le Mas Tripier qui a vu créer les poèmes néo-romans<sup>1</sup> : « L'ase » et « lou parasol rougé », « la Catapucho » et les vaudevilles : « La réception de Coco », « Lou dous bousouchs », pièces couronnées.

Mais la plus importante de toutes les œuvres, c'est, sans contredit, la comédie-vaudeville en quatre actes intitulée : « La Neige », dont il a été donné deux auditions au théâtre de Bédarieux par les auteurs amateurs.

Nous aurons l'avantage de reparler de ces œuvres, toutes d'actualité<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> - Ainsi, aux débuts du « Félibrige » était dénommée la langue du terroir languedocien et provençal.

<sup>2</sup> - cf. Annexe 1 : « Le Mas Tripier » aujourd'hui et Annexe 2 : « Note sur la villa Chappaz »

## La recherche des truffes

« Nous allons nous borner et surtout nous renfermer exclusivement dans une circonférence dont le centre se trouve à Bédarieux avec un rayon d'une lieue à la ronde. C'est à dire que nous sommes très modestes, que nous ne sortirons point de notre sphère, et, pourtant, c'est sur notre propre terrain que nous allons faire nos études. Ceci posé, nous ne prétendons point faire la leçon à personne, pas même aux truffiers émérites qui ont leur siège au café Decoux et avec lesquels il nous a été donné quelquefois de participer à une de ces parties, où le principal mérite revenait au caniche dressé à cet effet.

Bédarieux se trouve sur un terrain exceptionnel et la truffe, comme les morilles et les champignons, s'y cultive, que dis-je, s'acclimate avec beaucoup de facilité. Et, quand nous aurons dit que tel amateur de ce tubercule en a trouvé, rien que dans ses moments de loisir, jusqu'à vingt-cinq kilogrammes, c'est dire que notre ville se trouve sous un climat favorisé.

Nous avons dans notre terroir trois qualités de truffes : « la muscade », « l'absinthe » et « la marbrée » ou la « truffe périgourdine ». La première, une fois partagée, répand une odeur si nauséabonde qu'on est obligé de la jeter. Cette truffe est mauvaise. La seconde a un parfum d'absinthe ; quelques gourmets lui accordent la préférence. La troisième est celle qui est la plus en vogue et se trouve en plus grande quantité sur notre terroir.

Au commencement, alors que la truffe était un produit d'une valeur relative et peu appréciée des gourmets, ceux qui avaient le rare privilège de savoir les trouver, procédaient par tâtonnement. Il leur arrivait souvent de défricher plusieurs mètres de terrain, de passer soigneusement la terre ou la rocaille, pour trouver finalement une truffe dont la valeur n'était pas en rapport avec la peine donnée ; ils se bornaient à travailler les truffières communes sans en découvrir de nouvelles. Un des indices les plus accrédités et des plus positifs était la connaissance de la mouche violacée se nourrissant des émanations des truffières et ne s'écartant pas du lieu de leur résidence.

Aujourd'hui, tous les truffiers sont revenus de ces recherches pénibles et usent d'un chien dressé à cet effet. Vous le voyez, son museau rasant la terre, s'arrêter infailliblement sur la truffe marquée, quelle qu'en soit la profondeur, grattant la terre ou les cailloux jusqu'à ce qu'il ait mis à jour l'objet de ses convoitises.

A l'exception du bouledogue et du Terre-Neuve, toutes les autres races peuvent fournir d'excellents truffiers, qu'on dresse selon la méthode de notre ami Jean Fabre, de Bédarieux, dont on ne saurait contester l'autorité. Faites fondre un fricandeau ordinaire dans lequel vous mélangez une truffe périgourdine de la grosseur d'une noisette, coupée en menus morceaux. Une fois tout broyé ensemble, vous laissez refroidir et enveloppez ce hachis dans de la toile de porc afin qu'il ne s'évapore pas. Vous en donnez de temps en temps une boule à votre caniche qui ne doit pas avoir plus de cinq à six mois.

La première fois, le chien la repousse avec répugnance. Ensuite, il finit par s'y habituer ; vous le voyez se lécher les babines, à tel point qu'il devient gourmand de cette préparation avant qu'elle ne soit achevée. Alors, il reste à faire ce que l'on fait ordinairement. On cache une truffe dans un jardin avec une légère couche de terre, on l'habitue à chercher. Vous mettez ensuite la truffe un peu plus profond. Le chien la découvre toujours. Pour lui faciliter la besogne, vous le prenez, le premier jour de recherche dans un terrain truffier déjà connu, et, par un jour de beau temps, vous verrez qu'il commencera à travailler. Dans l'espace de quinze jours d'exercice, votre chien peut devenir un excellent truffier. Cela dépendra du zèle qu'aura mis l'intéressé à son éducation. »

## « Le Mas Tripier », haut lieu des gourmets et des Félibres Bédariciens.

« Presque masqué sous un épais ombrage d'acacias, que des villas élégantes et des chalets coquets avoisinent, le « Mas Tripier » laisse apercevoir, sous ce voile de feuilles, ses murs noirs et fumeux de modeste apparence. C'est là que nous voulons conduire le lecteur. Cinq minutes pour gravir le ruisseau de Roucanel, suffisent pour en aborder l'accès. L'inscription peinte en grosses lettres sur la porte principale témoigne, à celui qui vient le visiter pour la première fois, de l'accueil qui lui sera fait. On y lit ceci :

« Quiconque passe ici peut entrer ; peu m'importe !  
Mais s'il a des chagrins, qu'il les laisse à la porte. »

Cette note sonne bien au diapason ; on est de suite fixé. On franchit une dizaine de marches d'escalier taillées dans le roc. On aborde alors une large terrasse, agrémentée par des fleurs de toutes espèces et ombragée par une treille épaisse de « piquepont » d'Uzés, laquelle a pu résister encore aux étreintes du phylloxera.

Alors se déroule le plus beau panorama qu'on puisse rêver. D'un simple coup d'œil, le tout Bédarieux se présente sous toutes ses formes. A gauche, la Villa Chappaz où l'architecture moderne a épuisé tout ce qu'elle possédait de ses connaissances. En face, le pic Tantajo, point le plus élevé de l'entourage de la ville, semble, par sa position topographique vouloir dire à celle-ci : « Je suis là pour te protéger ».

Sa silhouette se perd, au soleil couchant, sur les dépendances de la Villa Cot, d'heureuse mémoire, dont la mort prématurée a privé la ville d'un de ses enfants, et la France d'une de ses célébrités. Dans le bas-fond et divisant la ville en deux, la rivière de l'Orb coule silencieusement ses eaux, la plupart du temps charbonneuses, sous les ponts qui la traversent, et disparaît, après de nombreux détours, au niveau de l'importante minoterie de Monsieur Germain Caumel. A droite, la nouvelle gare dont l'ouverture est fixée au 10 de ce mois, s'étale, toute coquette, dans un rayon de deux kilomètres de plaine.

Tel est le point de vue du « Mas Tripier », que nous avons voulu faire connaître avant ses hôtes.

Le père Rousselot est le propriétaire de ce séjour charmant et les honneurs du logis sont faits par ses deux gendres, Tripier<sup>1</sup> et Balthazar. Tous deux rivalisent de zèle dans leurs attributions car s'il faut convenir que Tripier est un excellent cordon bleu, Balthazar, en fin gourmet, s'entend à diriger un menu, à l'instar des meilleurs restaurateurs.

Le premier étage du Mas Tripier ne se compose que d'une seule pièce formant cuisine et salle à manger. Elle est assez vaste, du reste, pour contenir une société assez nombreuse. Et nous aurons tout dit quand nous aurons dit que vingt amis s'y sont trouvés à la fin et qu'il y aurait eu encore, à la grande table, de l'espace pour faire place à quatre de plus, sans être gênés.

Habituellement ceux qui le fréquentent sont doués d'un talent qu'ils viennent perfectionner dans cette société d'élite. Musiciens, chanteurs, félibres et poètes se donnent là rendez-vous ; et c'est dans ces agapes fraternelles, où toute politique est bannie, que l'on éprouve cette satisfaction du bien-être, négligée dans une époque si agitée.

Quoi de plus beau, en effet, qu'une société d'amis bien trempés, abandonnant une atmosphère viciée pour en rechercher une plus pure, à l'abri de la multitude grouillante surexcitée par l'incertitude de l'avenir. Le visiteur, comme on le sait déjà, laisse au seuil de la porte telle préférence de conversation, pour ne s'occuper que de questions artistiques et littéraires.

---

*1 - Est-ce le nom véritable ou son surnom familial tiré de sa spécialité culinaire ? Ferdinand Fabre, dans son œuvre, ne mentionne pas les réunions littéraires du « Mas Tripier », mais il a dû en entendre parler par Auguste Cot dont il était un familier du « Mas Tantajo ».*

## Une excursion à Villemagne

« Il ne faut pas se bercer d'illusions. Un jour de fête locale, la catégorie des gourmets à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, vient avec des intentions dévorantes, rencontrer sur la table de l'amphitryon tout le talent du cordon bleu. Beaucoup de courtoisie et surtout beaucoup de victuailles, en voilà certes bien assez, et cela doit suffire.

Au dehors, des éclats joyeux viennent se marier avec la farandole des haricots exécutée autour d'un gigot à la broche. Le cuisinier met le nez à la fenêtre. Mais, le voilà subitement obéissant aux injonctions d'un maudit tournebroche arrêté ! Si ces interruptions se produisent quelquefois, le lièvre est trop cuit et les haricots sont brûlés.

Mais il sait à l'avance qu'il est exempt de reproches ; au contraire, il recevra des invités les compliments d'usage que l'on est obligé d'appuyer par un toast.

Or donc, notre ami Jean Fabre l'avait si bien compris qu'il voulut nous faire l'honneur de l'invitation, non pour le jour de la fête de Villemagne, mais pour le dimanche suivant.

Villemagne, pour ceux qui ne le connaissent, est une petite ville très ancienne que la légende, à défaut d'archives conservées, fait remonter au commencement du douzième siècle. Situé dans un riche vallon qu'entourent des collines encaissant les houillères de Saint-Gervais et Graissessac, on y arrive, de Bédarieux, en suivant la route départementale après une marche d'un heure et demie.

Mais point n'est besoin, alors que l'on se trouve monté d'excellentes jambes, de suivre cette route-là. A deux pas de la nouvelle gare, la colline de « Domino quo vadis » sert de chemin de raccourci, et, dans l'espace de trois quart d'heure, sans trop se presser, on pénètre dans l'endroit.

C'est cette route que nous parcourions dimanche, par un soleil de plomb. Nous gravissons le plateau en peu de temps et, sans nous apercevoir du terrain rocailleux, nous arrivons aux remparts de la ville et traversons le pont-levis d'autrefois, aujourd'hui passerelle fixe. Les portes étaient largement ouvertes, quelques dames étaient occupées à orner le devant de leur maison pour le passage du Très Saint Sacrement. Les processions sont autorisées à Villemagne<sup>1</sup>.

Notre ami nous attendait. Après les compliments de circonstance et l'inspection du menu soigneusement préparé, nous fîmes une visite à l'ancien hôtel des monnaies<sup>2</sup>, à l'antique abbaye des Bénédictins, en admirant successivement les travaux d'art que surent si bien exécuter les artistes d'autrefois.

A midi, tous les invités étaient réunis au banquet. Nous nous dispensons de faire l'analyse du menu. Il nous suffira de dire que les éloges prodigués au maître cordon bleu étaient justement mérités. La jovialité présidait à cette fête d'amis qui, commencée à midi se termina dans la soirée, agrémentée par de joyeux propos, des chants de toute sorte, des récits félibréens. La « Valse de la Germaine » clôtura la journée.

Nous primes congé de nos amphitryons en leur donnant rendez-vous à quinzaine au hameau de Isbergues. Le couvre-feu venait de sonner dix heures à l'horloge de Saint Méjan que nous traversions les fortifications de la ville et suivions la même voie qui nous y avait amenés.

Nous étions à Bédarieux à onze heures. Excellente journée et surtout bien remplie. »

---

*1 - Ce qui n'était pas le cas partout, l'autorisation étant soumise à approbation du Conseil Municipal.*

*2 - Pour ceux qui ne sont pas de la région, il faut savoir que l'abbaye de Villemagne, dont les abbés étaient les seigneurs de Bédarieux, avait le droit de battre monnaie au Moyen Âge, d'où son nom actuel complet « Villemagne l'Argentière ».*

## 6. LA VIE POLITIQUE LOCALE<sup>1</sup>

### Qui gouverne ? (Conte fantastique)

« Telle est la question que l'on s'adresse simultanément dans notre ville en l'an de grâce 1885. Qui gouverne ? Est-ce l'âne ou le balayeur de rues ?

Étant donné la liberté dont nous gratifie le gouvernement de la République, nous trouvons tout naturel que le pouvoir reste en les mains du plus têt. Or, entre le baudet d'Arcadie et le balayeur, le plus têt des deux est bien celui qu'on pense : c'est l'âne qui gouverne.

La République venait d'être proclamée par une voix de majorité dans les états de Franconie, au commencement du quinzième siècle. Tout devait aller pour le mieux dans la meilleure des Républiques possible.

La petite ville de Bétirox ne voulut point se donner un maître ; elle envoya au parlement pour la représenter, le bourgmestre du lieu, homme impartial, intègre, qui avait su conquérir l'estime de ses concitoyens depuis plus de vingt ans qu'il tenait les rênes de l'administration.

Mais, comme avec un régime nouveau il fallait des instructions nouvelles, il s'en va trouver son supérieur hiérarchique habitant le district de Montpalore, situé à trois cents kilomètres de Bétirox. Après plusieurs jours de marche et de démarches pour arriver à son supérieur, bouillant Achille, parvenu de la veille, il finit par obtenir de celui-ci une audience pour le lendemain. A l'heure indiquée, le mandataire des Bétiroscois se présente devant son Excellence et, dans des termes énergiques, expose la situation de son pays, démontre la préférence de tel enseignement à tel autre, et sollicite de Sa Grandeur l'influence qu'elle peut avoir pour donner satisfaction à l'immense majorité qui l'avait délégué.

Dès que le bourgmestre eut achevé de parler, Sa Grandeur qui n'avait pas perdu une seule des paroles qu'il venait d'entendre et auxquelles il lui répugnait d'accéder, se trouvant dans l'alternative d'une démission ou d'une révocation, appelle son secrétaire et lui dit : « Veuillez donner lecture au bourgmestre de Bétirox, des instructions qui viennent d'en haut et auxquelles on est tenu de se conformer. »

Le secrétaire lit ceci :

« Dans le district rien ne feras  
Sans avoir le consentement.  
Les cloches on ne sonnera  
Que pour la fête seulement.  
Aucun employé ne prendras  
Sans nous le dire ouvertement.  
Jamais tu ne révoqueras  
En ton nom personnellement.  
Jamais l'écharpe ne ceindras  
Sans aviser directement.  
En tout te conformeras  
Aux désirs du gouvernement etc. etc. »

Une fois la lecture achevée, le bourgmestre prend congé du chef de district et rentre à Bétirox.

---

*1 - Cette vie politique, le lecteur s'en rendra compte par lui-même, est ici observée et analysée par quelqu'un aux convictions politiques et religieuses bien tranchées. Pour se mettre dans le contexte politico-social de l'époque, il ne faut pas oublier qu'en ces temps, les convictions étaient beaucoup plus affirmées qu'aujourd'hui. En gros, il y avait partout en France, le 'parti rouge' et le 'parti blanc'. Le premier républicain, anticlérical et progressiste ; le second encore attaché à la monarchie, catholique et conservateur. Mais tous deux patriotes et se rejoignant dans l'amour du terroir.*

Il assemble son conseil, lui fait part des nouvelles instructions. Les élus du suffrage universel en rirent à se tenir les côtes. Or, comme il y avait urgence à délibérer sur un point capital, le curetage des Water-Closets, on vote à l'unanimité l'urgence, et la demande immédiate au chef de district de vouloir bien désigner sur le champ, le personnel à affecter au curetage. Son Excellence ne répondit pas.

Ce qui se passait à Bétirox, au quinzième siècle se passe encore de nos jours. Dans une ville comme la nôtre, où l'immense majorité est acquise aux conservateurs, on étouffe les aspirations du pays en obéissant aveuglement aux injonctions d'une poignée de parasites à la recherche d'un râtelier bien garni. »

## Les « cabinets noirs »<sup>1</sup>

« Si nous avons bonne souvenance et que nous voulions jeter un coup d'œil rétrospectif, il nous semble entendre les cris d'indignation que soulevaient l'organisation des « cabinets noirs » à une époque peu éloignée de la nôtre.

Cette organisation, que nous n'avions cru exister que d'imagination, si elle fonctionnait réellement par des ordres venus de quelque part, devait être nécessairement flétrie, non seulement par ceux qu'elle attaquait, mais encore par ceux-là même engagés comme témoins.

Et nous avons à cœur de constater ici que nous en aurions fait autant si nous eussions été victimes des indications de cette chevaleresque industrie.

Il nous semblait incroyable qu'il y eût, de par le monde, et particulièrement dans les fonctionnaires d'administration, des hommes capables de divulguer les secrets les plus intimes, de dénigrer systématiquement et par cupidité un concurrent que la destinée favorisait, enfin de troubler le repos du ménage le plus paisible.

Ces procédés ténébreux, ces mauvaises actions s'exerçaient particulièrement dirait-on, dans l'ombre des bureaux de poste. Les correspondances suspectes étaient mises à part et, par un moyen très ingénieux, on rétablissait les cachets dont elles étaient empreintes, de telle sorte que le plus connaisseur était mis en défaut.

On savait de cette manière, les intentions du correspondant et du destinataire et, selon que le motif était futile ou sérieux, les intéressés en faisaient leur profit.

Les joueurs à la bourse, les notables commerçants voire même les conspirateurs, eurent beaucoup à gagner ou à perdre selon les conditions dans lesquelles ils se trouvaient avec les administrateurs de ces agences clandestines. Et parmi les favorisés, on en rencontrait beaucoup qui devaient de la reconnaissance à la malhonnêteté.

Si nous sommes restés longtemps à douter de leur existence, nous sommes autorisés aujourd'hui à croire ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans le tableau qu'on nous en avait fait. Le fait que nous allons citer n'a pas une importance capitale, mais il sera la confirmation de ce que nous avons dit plus haut.

Entre Tarascon et Montauban, trois escadrons de dragons faisaient diverses étapes par un temps de neige.

Les chemins étaient impraticables, de telle sorte que l'itinéraire dut être modifié. Monsieur le maire de X... télégraphie à son collègue de Y... de se mettre en mesure pour recevoir, le lendemain, les escadrons susnommés.

Le maire de Y... reçut la dépêche à minuit, c'est à dire deux heures après son arrivée. A cette heure où tout repose, excepté les contrebandiers, ce n'était pas le moment de procéder à la recherche du logement des soldats.

Le lendemain, à la première heure, il fit annoncer la dépêche officielle, en engageant les habitants à recevoir ces braves soldats.

Ce n'était plus une nouvelle ; grâce à l'indication d'un employé télégraphique, elle avait été colportée en ville la veille.

Après cela, qu'on vienne nous dire qu'il n'y a plus de cabinets noirs. »

---

<sup>1</sup> - le « cabinet noir » (cf. Larousse illustré) désigne un lieu où un gouvernement viole le secret des correspondances de ceux qu'il surveille.

## « Sies d'aqueles ! » (ou « l'art d'esquiver toute discussion épineuse »)

« Sies d'aqueles ! » « Vous êtes de ceux-là ! »

Telle est la réponse patoise ou française qui clôt toute discussion quand on se trouve en présence d'un auditeur désapprouvant un raisonnement d'une juste portée.

Nous ne savons si toutes les villes ont leurs contradicteurs par système, mais comme nous sommes tous pétris de la même farine, nous sommes portés à croire que ce qui se montre ici, à Bédarieux, doit être aussi en évidence partout ailleurs.

En affaires, cette expression en dit beaucoup ; elle laisse dans la pensée de celui qui la prononce, comme les réticences ou phrases inachevées, une appréciation que ne peut définir celui à qui elle est adressée.

Comme on en fait usage à la dernière extrémité, c'est à dire comme nous l'avons dit plus haut, elle est particulièrement applicable à cette catégorie d'ambitieux vulgaires, gent encombrante, sans aveu, d'une identité contestée, d'une existence problématique, chantant, moyennant finances, les louanges de Dieu ou du diable, selon la corde qu'on lui impose de toucher, émergeant au budget du premier venu et particulièrement chez le cafetier complaisant disposé à lui ouvrir un compte sur ses registres, que la colonne de droite ne pourra jamais balancer.

Nous ne nous serions jamais doutés de cela, si la circonstance ne nous y avait amené. »

*Et notre observateur des mœurs bédariciennes de nous conter ce qui se passait dans un café « dans lequel nous trouvions tout ce qui pouvait satisfaire nos loisirs ».*

« Le patron s'empressait avec prévenance auprès de sa clientèle. La patronne elle, quoique plus altière, avait pour certains habitués une attention toute particulière qu'elle n'avait pas pour les autres. C'était avec ce groupe, au verbe haut, mais très assidu, qu'elle avait le plus à faire.

On la voyait très souvent engager un dialogue au comptoir avec ces privilégiés et, comme si elle risquait d'oublier ce que ces familiers avaient à lui confier, d'une main fébrile, elle écrivait sur son agenda les observations qu'ils avaient à lui faire. Ces dernières étant consignées, elle allongeait ses lèvres en faisant une moue indiquant bien certainement que la conversation ne l'avait point satisfaite.

Le patron soucieux de ne pas déplaire à la clientèle, s'apercevant de la mauvaise humeur de la maîtresse du comptoir, et craignant que quelqu'un ne lui en demande la cause, prenait les devants en s'exclamant : « Ce n'est rien ! Es d'aqueles ! »

Il n'ajoutait plus rien, se gardant bien de dire que l'air maussade de la patronne avait été provoqué sans doute, par un importun ou par un mauvais débiteur. Que contenait cet agenda ? Qui soldait les boissons de ce groupe pour lequel la patronne nourrissait tant de prévenance et d'inquiétude à la fois ? Toujours est-il que vu la tournure des choses, le patron se retira des affaires cabaretières en emportant son agenda et les regrets de son respectable client, qui en guise de conclusion observe :

« Aujourd'hui, à ses heures de loisir il (*le patron retiré des affaires*) a le temps d'éplucher ses mémoires qui sûrement, n'auront d'autre valeur que celle qu'en retirent les cuisinières pour allumer le feu ou en frotter la poêle. »

## « Les drapeaux indépendants » (ou le 14 Juillet 1885 vu par un contestataire)<sup>1</sup>

« Plus on va, plus on se dégoûte du régime que nous subissons. Certes, s'il est une occasion de montrer son drapeau, pour tout corps constitué, c'est bien celle du jour de sa fête. L'exhibition de ces insignes prouve l'attachement à cette institution qui ne peut que prospérer et grandir selon l'enthousiasme des manifestants.

Dès l'instant où les drapeaux se cachent, ou tel admirateur d'hier en rougit aujourd'hui, cette société meurt. Ses membres se disloquent et personne ne veut être des derniers à servir de risée aux témoins qui la voient succomber.

Telles sont les réflexions qu'ont fait naître dans l'esprit de notre laborieuse population les fêtes du 14 Juillet. Quelle indifférence notoire a marqué cette date ! Avec quel dédain a-t-elle été accueillie !

Qu'on ne nous taxe pas d'exagération et qu'on ne nous accuse point d'être un critique trop sévère ! Plus que jamais, notre ville s'est montrée respectueuse des lois existantes. Contrairement aux années précédentes, les grandes usines avaient leurs portes fermées et, malgré tout ce qui devait servir de prétexte à rendre ces fêtes plus bruyantes, ce congé dissimulé a été accueilli, de la part de la classe ouvrière comme une journée de pluie par le travailleur des champs.

Point n'est besoin de dire que les émargeurs au budget des contribuables ont exhibé leurs loques ! Aucun n'y a manqué ! Et n'étaient ces derniers, qui ne sont pas nombreux, la ville aurait conservé son calme habituel.

Comme drapeaux indépendants, nous en avons compté huit. Voilà le bilan de cette fameuse journée du 14. En voilà une fête, en voilà de l'enthousiasme. Un peu de poudre, quelques fusées de ci de là, et tout est dit. C'est le chant du cygne de la République.

La journée a été marquée par un triste événement. Les nommés Lunale et Juge ayant voulu vérifier une boîte<sup>2</sup> qui n'était pas partie, ont reçu soudainement l'explosion en plein visage et ont été renversés à deux pas. Relevés immédiatement, les premiers soins leur ont été prodigués. Le premier en sera quitte pour quelques jours de repos. Le second a été adressé d'urgence à l'hospice de notre ville. D'après les renseignements que nous recevons à l'instant, on désespère qu'il recouvre la vie. Nous formons néanmoins des vœux pour leur complet rétablissement ».

---

*1 - N'oublions pas que la fête du 14 juillet est toute nouvelle et encore mal implantée dans les mœurs, puisqu'elle a été instituée en 1880. Avant cette date, la fête nationale se situait le 15 Août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, patronne de la France. D'où le manque d'enthousiasme des catholiques et monarchistes comme Germain Cavaillé, pour cette fête païenne et républicaine.*

*2 - Les « boîtes » sortes de pétards, qui se tiraient comme un mortier, étaient de mise à toutes les fêtes de ce temps-là. Ferdinand Fabre, dans « Toussaint Galabru » raconte un de ces accidents par « boîte » 0à Saint-Etienne d'Estréchoux.*

## Oh ! qu'il est doux d'avoir une pension de retraite !

« Oh ! qu'il est doux d'avoir une pension de retraite !

On sait que chaque jour, au lever de l'aurore, on a sous l'oreiller une somme qui ne fait jamais défaut, qu'on encaisse sans avoir recours à l'intermédiaire d'huissiers et sur laquelle on ne prélève jamais aucun retenue.

C'est un argent tout neuf, sortant de la Caisse de l'État et de la recette des contribuables, argent ou papier n'ayant pas encore circulé, qui vous est octroyé avec la bonne grâce qui caractérise les employés de perception aux gages de cinq à six cents francs, lesquels sont les très humbles serviteurs des porteurs de lettres.

Nous ne parlerons pas des états de service des ayants droits à la pension de retraite, de ces anciens fonctionnaires d'administration, de ces vétérans de l'armée qui ont sacrifié leur jeunesse, épuisé toute leur force, par amour de leur pays. Pas plus que nous ne parlerons d'autres heureux rentiers, qui se réveillèrent un beau matin, comme des gagnants de gros lots, héritant d'une rente variant entre neuf et douze cents francs, pension à laquelle ils ne s'attendaient jamais.

Que dire du reste de ces favorisés du sort ? Nous estimons que ceux-là jouissent en paix, sous l'étoile du bonheur, le plus largement possible, sans se soucier de ce qui se passe autour d'eux.

Il en est cependant parmi ces pensionnés d'aventures et grâce à Dieu, notre ville en a sa part, qui poussent le cynisme jusqu'à interpeller les contribuables la veille de leurs trimestres d'encaissement :

« Êtes-vous allé chez le percepteur acquitter vos impositions » ? dira l'un,

« Vous savez, répétera un autre, que demain c'est jour de paye » ?

Toutes ces interrogations, adressées ironiquement à diverses personnes ne sont-elles pas de nature à faire hausser les épaules ? Et, si l'on ne dit pas ouvertement ce que l'on pense, n'a-t-on pas le droit d'interroger ses souvenirs et se rappeler quand et de quelle manière ces autocrates en ont fait l'acquisition ?

Nous avons dit, plus haut, que nous n'avions pas à rechercher les états de service des émargeurs à la caisse publique ; cependant nous trouvons de mauvais aloi ce manque de circonspection vis à vis des contribuables qui viennent y porter leur argent. Qui vous assure que vous ne pourrez redevenir demain ce que vous étiez hier ?

Il se passe ici-bas des choses si étranges, que nul ne peut entrevoir ce que nous réserve l'avenir. Nous avons vu naguère dans l'armée, des officiers d'un ordre supérieur redevenir ce qu'ils étaient avant, c'est à dire au rang inférieur, sans avoir pour cela démérité de leur chef.

Et qui peut vous assurer qu'on ne révisera pas les services qui vous ont fait obtenir votre pension de retraite, comme on a, dans l'armée, révisé les grades, et que votre pension soit réduite en demi-solde, sinon totalement supprimée ? Un morceau bien partagé fait deux heureux, a-t-on dit.

On prétend qu'il s'est glissé beaucoup d'erreurs dans la répartition de certaines pensions, mais ce dont on est sûr, c'est qu'il y a eu beaucoup d'omissions. Et qui sait si, revenant sur leur décision, les honorables chargés de ce travail ne trouveraient pas quelques irrégularités ; ils en ont trouvé récemment dans la vérification des pensions accordées indûment à plus de cinquante veuves !

Il est évident qu'il y a eu des omissions et les intéressés sont là à attendre à qui le tour. On ne peut voter d'autres crédits ; il faudra forcément, si l'on veut caser les quémandeurs, dédoubler ou supprimer. Qui sait si l'état ne se fera pas rembourser ! Si nous étions pensionnés et que le titre soit négociable, sans arrière-pensée nous le céderions volontiers avec une perte de 90% ; nous ferions une excellente opération<sup>1</sup>. »

---

*1 - Considérations inhabituelles pour cette époque mais qui sont aujourd'hui devenues d'une actualité brûlante avec l'érosion des retraites et le partage du temps de travail.*

## La chasse aux abstentionnistes.

« Nous recevons d'un de nos amis des Aires, une lettre dont nous nous faisons un devoir de communiquer la copie textuelle à la presse. Cette lettre écrite avec tout le bon sens et la nécessité qui caractérisent les habitants de nos campagnes, c'est à dire les ruraux, doit être prise en sérieuse considération par tous ceux qui ont à cœur de voir triompher la cause conservatrice aux prochaines élections législatives.

*Les Aires le 2 Août 1885*

*Mon cher Cavaillé,*

*Comme il en a été maintes fois question dans les diverses conversations que nous avons eues ensemble, ne serait-il pas le moment de faire entendre à nos amis politiques quelle est l'attitude que doivent tenir les candidats désignés par le choix des comités, vis à vis de nos populations rurales ?*

*Malgré les nombreuses démarches que nécessitent toutes les campagnes électorales, il en est une sur laquelle nos représentants n'ont toujours pas fixé leur attention ; que je me fais un devoir de vous signaler avec l'espérance que si elle se réalise, elle sera d'un grand poids sur le résultat que l'avenir nous réserve.*

*Comme vous avez pu vous en convaincre toutes les fois que vous m'avez honoré de votre visite, vous avez dû faire la remarque que notre population forme deux groupes excessivement bien tranchés. D'un côté, les flâneurs, c'est à dire ceux qui pérorent aux cafés, commentant les journaux après force ingurgitations alcooliques. De l'autre côté, les hommes laborieux, ceux qui n'ont ni trêve ni repos, qu'un labeur infatigable trouve toujours à la brèche. C'est précisément de ces derniers que je tiens à vous entretenir.*

*Ces braves gens, qui ne connaissent de l'organisation gouvernementale que la carte à payer du percepteur du canton, note grossissant tous les ans en même temps que les revenus diminuent, ces braves gens dis-je, finissent par se lasser, désertant le scrutin et envoient promener, en les qualifiant de farceurs, ceux qui cherchent à leur faire entendre raison.*

*D'où vient-il donc que, dans une commune comme la nôtre, nous ayons un si grand nombre d'abstentionnistes ? Signaler le mal, c'est en indiquer le remède, a-t-on dit ! Eh bien ! le paysan aime aujourd'hui à être visité, à être tenu au courant de ce qui se passe, à entendre des paroles d'encouragement par des hommes d'une honnêteté incontestée.*

*Certes le rural n'est pas (pour me servir d'une expression prononcée autre part) une quantité négligeable et, mieux que le citadin, il a d'autant plus de désir à connaître la vérité sur son pays qu'il est privé de tout ce qui peut la lui faire connaître et aimer.*

*Ce n'est pas dans une ville comme la vôtre, ceci à la louange de sa population stigmatisée naguère à l'encre rouge<sup>1</sup>, dans laquelle un revirement d'opinion s'est efficacement prononcé<sup>2</sup>, qu'il est nécessaire de parler à des convertis. Point n'est besoin ! C'est ici, dans mon village, dans nos campagnes que les moyens de propagande doivent le plus s'exercer à seule fin de décider les électeurs tièdes et timorés qui, sûrement, appartiennent à la cause conservatrice.*

*Voilà ce que je tenais à vous dire, mon cher ami, vous qui par vos relations pouvez être appelé à émettre un avis sur la discipline à garder. Dites à nos amis que la victoire ne peut être amenée qu'à ce prix. Que malgré le dérangement que cela peut occasionner, il n'est pas de plus grand sacrifice que celui que l'on tente pour sauver sa patrie et que, étant donné l'espace qui nous sépare du jour du scrutin, on a*

---

<sup>1</sup> - Toujours les séquelles de la fameuse révolte de 1851.

<sup>2</sup> - Il s'agit des élections municipales du début de 1884 qui, pour la première fois depuis l'avènement de la III<sup>ème</sup> République, virent la victoire des conservateurs sur les républicains avancés, et à laquelle Germain Cavaillé fait maintes fois référence pour espérer en l'avenir.

*le temps de dresser nos batteries et préparer la victoire qui doit sauver la France du spectre de la Terreur<sup>1</sup>.*

*Heureux serai-je, si j'ai pu, dans mes observations d'électeur rural, contribuer pour ma part à son relèvement.*

*Croyez etc.*

*Signé G. »*

Inutile de vous dire que les sages conseils de militantisme donnés par ce paysan plein de civisme et de patriotisme, aux élites urbaines, demeura lettre morte et que le parti « conservateur », à Bédarieux comme ailleurs, sera la plupart du temps battu jusqu'à la fin du siècle et au-delà, à cause d'une plus grande implication organisatrice et électorale de ses adversaires. »

---

**1** - *Le correspondant des Aires se souvient probablement, par aïeux interposés, du massacre du 2 septembre 1792, à la prison des carmes, du bienheureux abbé Jean Guilleminet, honoré d'une plaque commémorative à l'Église Saint Alexandre et dont le geôlier et sectionnaire Violette dira : « Je ne comprends pas ces prêtres ; ils allaient à la mort comme s'ils allaient à des noces. »*

## 7. QUELQUES ASPECTS DU TALENT LITTÉRAIRE DE GERMAIN CAVAILLÉ

### Plaidoyer pour la langue néo-romane.

« La culture de la langue néo-romane, qu'ont illustré avec tant de verve et d'à-propos les Favre, les Mistral, les Roumanille, les Lafforgue, les Azaïs et bien d'autres-célèbres félibres, tend à se généraliser et à porter ses fruits, non seulement sur le littoral où elle a pris naissance, mais encore au cœur même de notre pauvre France si jalouse de la pureté de sa diction et de la franchise de ses divers idiomes.

Les jeux floraux de Toulouse, d'Agen, de Béziers sans oublier la grande école de Montpellier, centre de la renaissance du Languedoc, ne sont-ils pas un encouragement à cette œuvre éminemment décentralisatrice ?

La langue néo-romane a cela de particulier qu'elle est accessible à tout le monde et voilà comment tous les ans, dans de brillants tournois, vient faire son évolution toute cette phalange de prosateurs félibres, du Nord et du Midi, représentée par toutes les classes de la société, depuis la reine Carmen Sylva de Roumanie jusqu'aux plus modestes travailleurs des champs.

Quoi de plus beau que la langue du foyer ? C'est à dire le parler primitif ! N'est-il pas l'ancêtre du Français qui doit lui succéder ?

« De la mairé, parlo la languo  
Et crentes pas qu'aco dérango  
Car saouras pla parla frances  
Quand lou patoues auras apres »<sup>1</sup>

Nous connaissons beaucoup de familles interdisant à leurs enfants, jusqu'à l'âge où ceux-ci vont s'asseoir sur les bancs de l'école, la langue française. S'ensuit-il pour cela que les enfants auxquels on aura indiqué la langue du pays, de sa province, démériteront dans le cours de leurs études et ne marcheront pas de pair avec leurs condisciples ? Ce serait la pire des absurdités que de soutenir le contraire. N'est-ce pas à la langue latine que nos « immortels » ont emprunté les plus belles expressions de la langue française ? Est-il langage plus expressif, plus sonore, que cette harmonie imitative et n'est-ce pas une raison suffisante pour que notre patrie lui voue le culte de la reconnaissance en la maintenant dans ses mœurs ? »

---

1 - « Tu parles la langue de ta mère  
Et n'ai crainte que cela soit mal vu  
Car tu sauras bien parler le français  
Quand tu auras appris le patois »

## Pauvres honteux

« Il pleuvait ! et la nuit étalait ses tons sombres  
Sur la vieille cité, je vous parle d'hier.  
Le silence régnait, j'eus peur, je vis des ombres  
Seules s'acheminant. Ah ! maudit soit l'hiver !  
Lentement la frayeur s'effaça de mon âme  
Soutenu que j'étais, inspiré par le bien.  
Je m'approche et je vois un enfant, une femme  
Devant un boulanger, ils lui tendaient la main.  
Ces êtres, chaque soir, allaient quérir la miche  
A l'heure où tout repose, excepté la douleur.  
La nuit est pour le pauvre et le jour pour le riche  
Aux puissants la clarté, l'ombre pour le malheur.  
Je me dissimulais, le cœur plein de tristesse.  
Hélas ! j'avais compris les motifs de la faim  
La misère fuyait honteuse, avec faiblesse  
Couverte de haillons... Je repris mon chemin.  
J'aurais et n'aurais pas voulu voir cette scène  
Ce spectacle touchant qui me navre le cœur !  
Chétif, déchaussé, l'enfant avait quatre ans à peine.  
Pauvres infortunés, victimes du malheur !  
La mère se cachait, elle n'osait paraître ;  
Mendier dans le jour, c'est trop humiliant  
Pour quiconque a vécu, sans pouvoir se soumettre.  
Trop fort est le supplice et trop dur le tourment.

Oh ! vous tous qui pouvez secourir la misère  
Celle qui n'ose pas se montrer au grand jour,  
Venez et donnez, vous trouverez sur terre  
Beaucoup de délaissés qui n'ont aucun secours. »

## Lou Melou de Cabailoun

« Terro fertilo  
Sios entre milo  
L'endrecht benit  
Din la naturo  
Per la culturo  
Diou to caousit.

Charmant pays de la Vaucluso  
Qué len visita lou pietoun  
Oun se len délassa ma muso  
Ai noumat : Lou bel Cabailoun  
Pays illustrat per Petrarquo  
Per sous sounechs, per sas cansons  
Doun l'univers gousto la marquo  
De la qualitat de melons.  
Quand dins tus plenos perfumados  
Oun nais tout fruit delicious  
L'on se creit al pays de fados  
Oun personno nés malherous.  
Quand fési sous la largo foyo  
La fruit que to fach lou renoun  
Seï remplit d'un immenso joyo  
Qué sioï herous, bel Cavailloun.  
Bel Cavailloun, not pas proufano  
Amios surtout l'humanitat  
A tout pays donos ta grano  
Et ne si oijamaï surpassat  
Ta renomado touchour resto  
Et disoun din chaquo natiou  
Per lou dessert d'une grando festo  
« Cal lou melou de Cabailoun »

*Terre fertile  
Tu es, entre mille  
L'endroit béni  
De la nature  
Pour la culture  
Dieu t'a choisie.*

*Charmant pays du Vaucluse  
A présent visité par le piéton  
Où souvent se délasse ma muse  
J'ai nommé : le beau melon de Cavaillon  
Pays illustré par Pétrarque  
Par ses sonnets, pas ses chansons  
Dont l'univers apprécie la marque  
De ta qualité de melons.  
Quand dans tes plaines parfumées  
Naissent tant de fruits délicieux  
On se croit au pays des fées  
Où personne n'est malheureux.  
Quand tu produis sous tes larges feuilles  
Le fruit qui fit ton renom  
Je suis rempli d'une immense allégresse  
Que je suis heureux, beau melon de Cavaillon.  
Beau melon de Cavaillon, je ne suis pas difficile  
J'aime surtout l'humanité  
Dans tout le pays je donne ton fruit  
Qui n'a jamais été égalé  
Ta renommée toujours demeure  
Et on dit dans chaque nation  
Pour le dessert d'une grande fête  
« Il faut un melon de Cavaillon » »*

## Annexe 1 - Le « Mas Tripier » aujourd'hui

Qu'est devenu le « Mas Tripier » aujourd'hui ? Désireux de retrouver les pierres qui ont entendu tant de chants joyeux, tant de contes et d'histoires drôles, tant de rires et de bonne humeur autour d'un bon plat de tripes, nous sommes montés, une matinée de fin d'hiver, à la recherche de ce « temps perdu » de ce qui fut un haut lieu de la convivialité et de l'esprit Bédaricien.

Après le pont de chemin de fer, derrière le « Château Baldy », la route serpente à gauche dans la colline, puis devient un sentier qui emprunte l'ancien lit rocailleux du « Roucanel ». Tout à coup, presque au sommet de la ligne de crête apparaît un mas barré sur toute sa façade par une « terrasse belvédère ». Les murs sont encore debout, délimitant des plates-formes de terrain bien entretenues qui grimpent jusqu'à la petite maison à laquelle on accède par un escalier en pierres sèches partant des caves voûtées du rez-de-chaussée et donnant accès à la terrasse.

Il n'y a pas de doute, c'est le « Mas Tripier ». La vue de là est splendide et embrasse tout Bédarieux, jusqu'à la gare sur la droite et sur la gauche, un peu en contre-bas, les pigeonniers rouges de la villa « Les Arbouses ». La porte est grande ouverte. On entre dans une première pièce, une cuisine ; l'évier en grés, la cheminée et le placard sont encore en place depuis plus de cent vingt ans. Un vagabond a élu domicile en ces lieux où une cloison a été disposé ultérieurement, alors qu'en 1885, il n'y avait qu'une seule pièce. Deux fenêtres, plein Sud donnent accès à la terrasse, dépouillée de sa treille épaisse de « piquepont d'Uzés ». Une niche surmontée d'une croix peinte contient les débris d'une statue Mariale.

L'inscription invitant à la joie a bien sûr disparu ; à sa place des graffitis à la craie ou au noir de charbon proclament les bienfaits de ce qui semble avoir remplacé aujourd'hui les agapes confraternelles des anciens Félibres :

« Fumer un joint sa (*sic*) fait du bien ».

Les pierres sont toujours là, un peu vieilles, mais l'atmosphère a bien changé. Le haschich à la place de la poésie et de la savoureuse langue néo-romane... Les paradis artificiels au lieu des solides nourritures terrestres à base de bons vins et de tripoux !

Où sont donc passées ces heures d'antan, vers quelle planète se sont-elles envolées pour revenir après une longue absence, sous la forme de ce vagabond abritant sa solitude dans cette pièce qui fut témoin des joyeuses agapes de toute une société Bédaricienne d'élite ?

Nous redescendons d'un pas lourd vers la ville après avoir réveillé les fantômes qui continuent à épier les vivants du haut de ce belvédère ensoleillé qui ne sert plus qu'à recueillir la misère du monde.

Vendredi 5 mars 1999

## Annexe 2 - Note sur la « Villa Chappaz »

La « villa Chappaz » dont il est fait mention dans le texte de Germain Cavaillé, villa « où l'architecture moderne a épuisé tout ce qu'elle possédait de ses connaissances » et qu'on pouvait voir un peu en contre-bas sur la gauche du « Mas Tripier »<sup>1</sup> est la villa actuellement connue sous le nom de « Bagatelle »<sup>2</sup>.

Cette villa et les pièces attenantes ont été adjudgées aux enchères le 26 décembre 1882, à Monsieur Joseph Chappaz, négociant en vermouth à Béziers, pour la somme de 5.050 francs. Le pont qui franchit un peu en contre-bas la voie de chemin de fer Béziers - Graissessac, fut dénommé « Pont Chappaz ».

Les Chappaz, à l'époque du récit de Germain Cavaillé utilisaient cette villa comme résidence secondaire. Le 20 Octobre 1893, Joseph Chappaz acquit de François Flamman la parcelle n° 1272 de l'ancien cadastre (devenue parcelle n° 413 du nouveau cadastre) et y fit construire une habitation pour les gardiens, laquelle, après des aménagements successifs est aujourd'hui le chalet « Les Arbouses » appartenant à notre ancien professeur de lettres François Hugonet.

La villa qu'on voyait du « Mas Tripier » était donc bien « Bagatelle », et non « Les Arbouses » qui n'était pas encore construite.

Quant au « Mas Tripier », qui appartenait à l'époque à un Monsieur Rousselot, il passa ensuite à un Monsieur Boussagol qui le revendit en 1924 à Jean-Pierre-Joseph Gros. Il resta la propriété de cette famille jusqu'en 1991 où Monsieur et Madame Alain Bognaux (Jacotte Tamaillon), les actuels propriétaires de « Bagatelle », en firent l'acquisition.

Sur le plan cadastral établi entre 1850 et 1860, le « Mas Tripier » est répertorié à la parcelle 1270.

Les espaliers qui descendent en cascade vers « Bagatelle » ont été dépouillés des vignes qui entouraient le mas et fournissaient le bon petit rosé, stimulant des verves poétiques et cantatrices.

---

*1 - Aujourd'hui, elle n'est plus visible de là-haut, les pins d'Alep la masquant aux regards.*

*2 - Initialement, la villa fut baptisée « Villa Jean » du prénom du frère de Joseph Chappaz, l'acquéreur en 1882. Dans les années 1920, la nouvelle propriétaire, Madame Debons qui avait une passion pour les roses fit un voyage à Paris, au jardin botanique de « Bagatelle » qui l'enthousiasma. Elle en ramena des rosiers qu'elle planta dans la propriété et, tout aussitôt donna le nom de « Bagatelle » à cette coquette demeure du Causse, qui domine Bédarieux de ses terrasses et verrières (qui furent ajoutées par la suite ). Précision donnée par Mme Jacotte Tamaillon-Bognaux.*

### **Annexe 3 : Un poème à Napoléon III du curé de Saint-Louis**

« Nous recevons de Bédarieux la pièce de vers suivante, inspirée par un sentiment trop honorable pour que nous ne nous empressions pas d'accéder à la demande qui nous est faite, de lui donner la publicité de nos colonnes.

**Remerciements, actions de grâce de la ville de Bédarieux,  
des parents des condamnés à mort, à sa Majesté l'Empereur des Français,  
pour la grande faveur dont il les a comblés en commuant les peines des coupables.**

Vive Napoléon ! Vive notre empereur ;  
L'appui de la vertu, du crime la terreur.  
Gloire, louange, amour gratitude éternelle  
A l'immortel élu de l'urne universelle !  
Au nouveau Jonathan envoyé par le ciel  
Pour relever l'Empire, et le trône et l'autel.  
Par son bras vigoureux, son coup d'état sublime  
Il a sauvé le monde, à deux doigts de l'abîme.  
L'univers, effrayé, tremblait : il s'est levé -  
L'orage menaçant, l'orage est dissipé -  
Le règne de la loi reparait sur nos têtes,  
Comme un soleil brillant au milieu des tempêtes.  
Il est beau d'arrêter les complots des méchants :  
Il est encore plus beau de se montrer clément,  
Clément dans le triomphe. Oui, belle est la clémence  
Quand elle n'a peut-être un défaut de puissance,  
Il suffit au pouvoir d'avoir pu se venger !  
Du ciel est descendu un grand art de régner.  
Qu'un empire est heureux quand son chef au Calvaire  
Puisse son dévouement, sa force tutélaire.  
Que j'aime Théodose écoutant Saint Flavien !  
N'est-il rien de plus grand dans l'histoire ? Non rien !  
Empereur de Français, je t'aime plus encore.  
Quand, au sortir du temple où ta grande âme adore  
Le Souverain Seigneur des rois et des humains.  
Tu veux bien relever de tes augustes mains  
Le prêtre suppliant aux pieds de ta clémence,  
Lui permettre d'user de toute l'indulgence  
Que la raison d'état ne saurait empêcher.  
Le presser dans tes bras, l'encourager, l'aimer,  
Laisser tomber sur lui cette parole affable :  
Vous me faites plaisir, vous m'êtes agréable -  
Entretien solennel, accueil impérial !  
Ô France, ô ma patrie ! Ordre sacerdotal  
Cité de Bédarieux, conservez la mémoire  
De l'éminent bienfait que la voix de l'Histoire  
Proclamera partout, tant que l'astre des jours  
Sous la voûte des cieus prolongera son cours.  
Auguste impératrice, épouse bien aimée  
De votre digne époux, des Français, de l'Armée,  
A vous il est permis de parler de grandeur.  
De bonté, de pardon, au cœur de l'empereur.

Il a senti par vous qu'il n'est que la clémence  
Qui puisse rehausser l'éclat de la puissance.  
Qui puisse sur la terre égaler l'homme à Dieu.  
Soyez béni en France, en Espagne, en tous lieux.  
Vous qui ne savez pas qu'une grande indulgence  
Gagne bien plus les cœurs qu'une triste vengeance  
Vous qui voulez ..... (*illisible*)  
Il vous faudrait un ours, nous avons un lion.  
Un lion généreux, moderne Théodose,  
Empereur des Français, ne voudrait qu'une chose  
Ne voudrait que pouvoir, par ses constants efforts  
Rendre heureux les vivants, ressusciter les morts.

Chalibert Curé de succursale de Bédarieux (St-Louis)<sup>1</sup> »

---

**1** - N.D.L.R : Nous avons simplement pris la liberté de rétablir l'orthographe et la ponctuation de ce texte dont l'objet est évidemment respectable, mais dont la non moins évidente flagornerie à l'égard de l'Empereur et de l'Impératrice offre un exemple insurpassable de la flatterie sans vergogne à l'égard des puissants du jour qu'on peut trouver, aussi bien chez les laïcs que les clercs, à toutes les époques. Il faut malgré tout souligner qu'en ces temps du Second Empire, et malgré le tumulte déchaîné dans tout le pays par le coup d'état du 2 Décembre, aucun chef d'état ne s'est vu, plus que Napoléon III, être encensé et couvert de lauriers, aussi bien par les libéraux que par les conservateurs. ( Document fourni par Madame Josette Monnin )

# SOMMAIRE

<b>1. LE POIDS DE L'HISTOIRE Les conséquences de la révolte du 4 Décembre 1851, un nom à ne pas prononcer .....</b>	<b>3</b>
<b>2. LE TRAVAIL .....</b>	<b>6</b>
Quand le drap va, tout va .....	6
La concurrence dans l'industrie .....	9
<b>3. L'ÉCOLE.....</b>	<b>10</b>
École libre, école laïque .....	10
<b>4. LES FÊTES ET RÉJOUISSANCES.....</b>	<b>12</b>
Les fêtes profanes .....	12
La fête des Tisserands .....	12
Le Carnaval à Bédarieux .....	13
La mi-Carême .....	14
Le lundi de Pentecôte à la source des Douzes .....	15
Les fêtes religieuses .....	16
La Procession de la Fête-Dieu .....	16
Le pèlerinage de Capimont.....	17
Pour les pauvres : la loterie de la Conférence Saint Vincent de Paul .....	18
<b>5. L'OCCUPATION DES LOISIRS.....</b>	<b>20</b>
Les cafés du faubourg.....	20
« Notre scène » (ou « Les rieurs ne sont pas les payeurs ») .....	21
« Le loto - Quine ! » .....	22
La recherche des truffes .....	23
« Le Mas Tripier », haut lieu des gourmets et des Félibres Bédariciens. ....	24
Une excursion à Villemagne .....	25
<b>6. LA VIE POLITIQUE LOCALE .....</b>	<b>26</b>
Qui gouverne ? (Conte fantastique) .....	26
Les « cabinets noirs » .....	28
« Sies d'aqueles ! » (ou « l'art d'esquiver toute discussion épineuse ») .....	29
« Les drapeaux indépendants »b(ou Le 14 Juillet 1885 vu par un contestataire ) .....	30
Oh ! qu'il est doux d'avoir une pension de retraite ! .....	31
La chasse aux abstentionnistes.....	32
<b>7. QUELQUES ASPECTS DU TALENT LITTÉRAIRE DE GERMAIN CAVAILLÉ.....</b>	<b>34</b>
Plaidoyer pour la langue néo-romane.....	34
Pauvres honteux .....	35
Lou Melou de Cabailoun.....	36
Annexe 1 - Le « Mas Tripier » aujourd'hui .....	37
Annexe 2 - Note sur la « Villa Chappaz » .....	38
Annexe 3 : Un poème à Napoléon III du curé de Saint-Louis .....	39